

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

La Mort de Garnier et de Vallet

Hebdomadaire



Les deux sinistres bandits n'ont pas survécu longtemps à leur ami Bonnot. Ils ont eu la même mort que lui. Eux aussi sont tombés sous les balles des honnêtes gens; ils ont succombé, l'injure à la bouche, (Lire la suite page 2).

L'arrestation d'un satyre.



Un Turc, âgé de soixante-cinq ans, habitait à Paris sur le même palier que les parents d'une fillette de onze ans. La mère de celle-ci s'étant absentée laissant sa fille chez elle avec trois petites camarades, le Turc entra chez elle, ferma la porte à clef et voulut entraîner la fillette dans une pièce voisine. Les quatre enfants poussèrent des cris terribles; des voisins accoururent, enfoncèrent la porte et lynchèrent l'ignoble individu que les agents emmenèrent en piteux état au commissariat.

La Mort de Garnier et de Vallet

(Suite).

affolés, hurlants, et leur suprême attitude même n'inspire que de l'horreur.

Ils se croyaient bien en sûreté dans la petite villa qu'ils avaient louée à Nogent-sur-Marne, lorsque M. Guichard et ses inspecteurs se présentèrent devant eux. Les deux forcenés tirèrent immédiatement sur les policiers, blessant grièvement le brigadier Fleury.

Mais, quelques instants plus tard, les misérables étaient cernés. Des agents, des gendarmes, un bataillon de zouaves échangeant avec les bandits une fusillade nourrie.

Garnier et Vallet sont seuls dans la maison. La maîtresse du premier s'est livrée à la police.

Pendant la moitié de la nuit, les coups de feu retentissent sans interruption. A plusieurs reprises, on tente de faire sauter la maison. Du haut du viaduc qui la surplombe, les assiégeants font pleuvoir sur sa toiture des pierres qui la défoncent. Des explosifs sont lancés qui éventrent les plafonds.

Enfin, un formidable engin éclate. Une brèche énorme s'ouvre dans la maison.

Une immense clameur s'éleva alors de la foule lorsqu'à la lueur des projecteurs on vit la bâtisse démantelée.

Aussitôt M. Lépine fit prendre les dispositions pour pénétrer dans la maison. On envoya d'abord en éclaireur un chien policier, et les agents, gendarmes, zouaves s'avancèrent prudemment.

Aussitôt, des coups de feu partirent de la maison pendant qu'on entendait distinctement les cris de fureur et de rage des bandits qui voyaient venir le moment où ils allaient être capturés.

Immédiatement une fusillade nourrie fut dirigée contre le repaire. Dans le désarroi, deux agents de police furent blessés.

Enfin, le silence se fit dans la maison et les agents purent pénétrer revolver au poing, faisant feu sur les bandits.

Lorsque la foule se rua dans la maison, derrière les zouaves et les sergents de ville, on trouva Vallet et Garnier étendus sur le sol, roulés dans des matelas. Tous deux râlaient, couverts de blessures, rouges de sang. Cependant Vallet tira encore deux coups de revolver sans atteindre personne.

Les curieux, en proie à une rage folle, piétinèrent les corps des deux bandits, que les agents essayaient de protéger.

Par deux fois, on dut employer la violence pour repousser ces justiciers implacables. Garnier et Vallet étaient morts.

On emporta immédiatement leurs cadavres pendant que la foule applaudissait et criait encore: « A mort! A mort! »

Cinq agents et un soldat furent blessés.

Ainsi finirent les deux immondes bandits qui terrorisèrent si longtemps Paris.

Puisse leur mort ignominieuse servir de leçon aux apâchés qui tenteraient de les

imiter! Ces fins lamentables n'ont, quoique puissent en penser certains cerveaux atrophiés, rien de glorieux. Garnier et Vallet gisent aujourd'hui dans la fange qu'ils ont amoncelée autour d'eux.

Leur procès est terminé; mais leur exécution impitoyable est l'œuvre de justice la plus rapide et la plus utile: de tels bandits sont des fauves; or, le plus sûr moyen de se débarrasser des bêtes féroces est de les tuer sans pitié!

Récompense honnête

M. Herberich était directeur d'école à Nuremberg.

Voilà quelques jours, sa femme le tua net, négligemment, pour un vague motif.

Coué, avec les circonstances atténuantes, dix années de prison.

Mais la municipalité de Nuremberg accorde des pensions aux veuves de son personnel enseignant.

L'excellente Mme Herberich réclame donc la sienne.

— Vous ne manquez pas de toupet! s'écria le bourgmestre, qui refuse de payer.

La dame assigne... On va devant la Cour...

— L'assassinat de M. Herberich par Mme Herberich ne saurait, d'aucune manière, dispenser la ville de tenir ses propres engagements — ont décidé les juges.

En conséquence, Mme Herberich touchera la pension réglementaire que lui vaut la mort de son époux regretté!

Le commerce des cordes de pendus.

Il y a, dans je ne sais quel vaudeville, un directeur de prison monégasque, monégasque et maigrement appointé, qui, pour augmenter ses ressources, favorise toujours la fuite de ses pensionnaires parée qu'ayant traité de leur nourriture à forfait, moins il en entretient, plus il gagne.

La situation du bourreau de Temesvar, en Hongrie, rappelle un peu la précédente. L'Etat ne lui sert qu'un traitement dérisoire. Mais, en revanche, il a le droit de détailler à son profit la corde des pendus. Et le commerce en est assez lucratif, puisque le moindre morceau de porte-bonheur se débite entre 65 et 70 francs. Même, on cite une dame de Roumanie qui paya 800 francs une corde entière.

Or, le département de la justice menace de retirer au bourreau son privilège traditionnel.

Et le pauvre homme réclame:

— Comment voulez-vous que je vive sans mes bouts de chanvre?

Bref, M. de Temesvar refuse d'opérer désormais, si le ministre ne lui laisse pas le bénéfice de ces bouts qui lui permettaient seuls de joindre les siens.

La femme tatouée

Un comptable a intenté un procès à deux médecins qui n'ont pas su le débarrasser des trente et quelques tatouages qu'il porte sur le corps; un docteur des hôpitaux de Paris raconte, à ce sujet, une histoire aussi burlesque que lugubre.

LE TRUC DU POLICIER

Un bonhomme aux allures mystérieuses descendait, l'autre semaine, dans un hôtel de Daumont, près Pontoise, et mandant aussitôt l'hôtelier:

— Sommes-nous seuls?... Bien... Garnier se cache aux environs, chez une vieille princesse russe se disant veuve d'un gabelou suisse et dont la cave est spécialement aménagée pour recevoir les bandits que nous traquons... Chut! Oui, je suis de la Sûreté... Mais, silence!

— Avez-vous au moins prévenu les gendarmes?

— Jamais! Ignorez-vous que presque tous les gendarmes sont anarchistes?

Stupéfaction du traiteur qui, très fier d'abriter un agent de la Sûreté, en avertit sa clientèle.

L'autre se fâche. Mais, enfin! puisque le mal est fait, il renouvelle ses confidences aux voisins qu'il supplie de se taire...

On l'entoure, on l'admire, on le questionne...

— Eh quoi! seul ici pour vous emparer de Garnier? Quelle imprudence!

Mais lui, narquois, énigmatique et supérieur:

— Oh! seul, peut-être pas... Car si vous regardiez autour de vous!...

Dès lors, les gens du patelin ne verront plus que des policiers.

Quand un voyageur traverse le village et s'y arrête, ils le considèrent d'un air entendu, sourient, hochent la tête et goguenardent:

— Vous êtes mal déguisé, mon brave! On vous devine sous vos lunettes de chauffeur...

Où:

— Retirez donc votre fausse barbe!... Vous devez bien comprendre qu'on ne nous la fait pas!

Et les étrangers ahuris prennent la fuite, convaincus qu'ils étaient dans un asile de fous.

Cependant, l'envoyé de M. Guichard se gorgent... Les indigènes l'invitent de tous côtés... Des mamans esquissent à son intention des projets de mariage... La buraliste ne veut pas qu'il paie ses londrès...

Il leur raconte, en échange, des aventures prodigieuses, souvenirs de Conan Doyle.

On l'a, d'ailleurs, arrêté.

Ohé! pudeur!

Naguère, chaque été nous amenait d'Amérique une vague de chaleur; il semble que cette fois, c'est une vague de pudeur qui a traversé l'Atlantique. Il devient aussi dangereux de s'embrancher dans les rues de Paris que dans les avenues de Chicago: le baiser n'a plus droit de cité...

L'autre jour, c'était un gardien du jardin du Luxembourg qui traînait au poste une jeune fille coupable d'avoir offert à son bon ami une joue rougissante. L'autre soir, ce n'était plus au Luxembourg — jardin des graves sénateurs — mais au Champ de Mars que les amoureux étaient traqués.

Deux jeunes gens, deux enfants presque, Juliette, midinette, et Roméo, ouvrier, s'en allaient vers Grenelle, bras dessus, bras dessous. Au coin de l'avenue Rapp et de l'avenue de la Bourdonnais, le crime fut consommé: les lèvres du jeune homme demandèrent, celles de la jeune fille consentirent.

Alors, l'agent de planton bondit vers le couple, agitant un carnet menaçant. « Je vais vous dresser procès-verbal... Outrage aux mœurs... Poste de police. »

Tandis que son compagnon protestait, la midinette éclatait en sanglots. La foule s'amassa... et l'agent fut hué.

Les choses prirent même une telle tournure que le gardien de la paix crut prudent de s'éloigner, très vite... Et les étrangers appellent Paris la Babylone moderne!

La défense contre les fraudeurs

Les douaniers de Comines ont trouvé un ingénieux système, qui empêche la nuit les autos d'entrer en France sans s'arrêter devant le poste des douanes.

Ce sont deux poutres fixées par un pivot à l'une de leurs extrémités, qui se rejoignent la nuit, formant un angle aigu vers la frontière belge.

Une auto dans la Seine.



A Puteaux, une auto qui suivait la Seine démarra tout à coup. Le véhicule, d'un bon, franchit le trottoir, et dévala la berge pour exécuter un formidable plongeon dans la Seine.

Les témoins de cette scène émouvante poussèrent des clameurs d'effroi en voyant l'automobile s'engloutir immédiatement sous trois mètres d'eau.

Mais, par bonheur, le conducteur n'avait pas perdu son sang-froid, il s'était rapidement dégagé et, excellent nageur, il avait réussi à saisir sa femme et à aborder avec elle sur la rive.

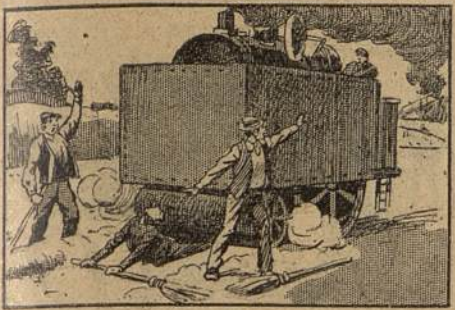
Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

LE CRIME D'UNE JEUNE FILLE. — Séparée de son mari, une femme vint à Nice en compagnie de sa fille et d'une amie afin de voir son époux.

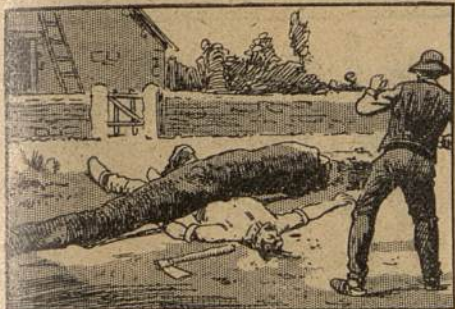
Les trois femmes rencontrèrent dans la rue celui qu'elles cherchaient. Aussitôt la jeune fille tira un revolver et fit feu sur son père. Il y eut entre eux un corps à corps. L'amie tendit un second revolver à la jeune fille. De sa main gauche, laissée libre, celle-ci s'empara et fit feu de nouveau sur son père; ce dernier, atteint beaucoup plus grièvement cette fois, lâcha prise et tomba dans une mare de sang.

NICE.



TOMBÉ SOUS UN CYLINDRE. — Avec deux de ses camarades, un homme de 51 ans marchait devant un rouleau compresseur à vapeur et, à l'aide d'un balai, poussait du sable mouillé sur les cailloux. Mais serré de près par la machine, il tomba. Le cylindre, continuant à avancer, lui broya les jambes et le bassin. La mort fut instantanée.

BOURG.



ÉCRASÉ PAR UN ARBRE. — Avec le fils de son patron, un cultivateur était occupé à abattre un arbre. Par suite d'une circonstance malheureuse, l'arbre tomba sur le cultivateur, l'écrasant littéralement. Un docteur, accouru, constata des fractures des côtes et des lésions pulmonaires.

SEMUR.



UN COUP DE HACHE. — Pour placer une barrière dans un champ, un cultivateur se servait d'une petite hache pour détailler le bois. Au cours de son travail l'outil devint si malheureusement qu'il vint frapper au genou le cultivateur. La blessure paraît assez sérieuse.

SENNECEY-LE-GRAND.

LE MYSTÈRE DU VIADUC

Grand roman Policier

Par Michel NOUR

XV (Suite.)

Avant de monter lui-même, il acheta à un camelot qui passait le même journal que celui lu par le notaire.

Puis, après avoir donné une adresse quelconque au cocher, il prit place à côté de Chamberlot sur la banquette où celui-ci s'était affaissé.

Alors, il lut avidement. Après la note d'information sur laquelle le notaire s'était arrêtée, l'article continuait ainsi :

« M. X., juge d'instruction, a été commis pour instruire cette affaire mystérieuse. L'enquête étant à peine ouverte, il nous est impossible de publier dès aujourd'hui les détails qui ont précédé le drame. Toutefois, on a d'ores et déjà la certitude de se trouver en présence d'une tentative d'assassinat. Les quelques explications fournies par M. G. et les révélations faites par sa famille semblent ne laisser aucun doute à cet égard. On espère que, sitôt que son état le permettra, la victime pourra fournir d'utiles renseignements qui permettront d'arrêter ses agresseurs. Mais les médecins s'opposent absolument à ce qu'il soit interrogé avant un jour ou deux... »

« L'état du malade est, du reste, encore très grave et tout danger n'est pas écarté à son sujet. Un des premiers soins du magistrat instructeur sera sans nul doute de convoquer M. C., le notaire, qui avait cru devoir déposer une plainte contre son clerc. Le jour de sa disparition, celui-ci était en effet porteur d'une somme de vingt mille francs à lui confiée par M^e C. pour effectuer un paiement. »

« Aucun vestige de cette somme n'a été retrouvé. »

Chaussagnol froissa le journal et le jeta dans un coin de la voiture. M^e Chamberlot n'avait pas bougé. Son compagnon le secoua rudement. Il tourna alors vers lui un regard anxieux.

— Ah ! ça ! grogna l'agent d'affaires, êtes-vous un homme ou une poule mouillée ? Le notaire frémit.

— Allons, allons, poursuivit Chaussagnol, ce n'est pas le moment de faire le mort, mais de se montrer !... Ou plutôt de disparaître?... balbutia Chamberlot.

L'agent d'affaires eut un geste furieux. — Ma parole, vous êtes fou ! C'est votre passion malheureuse qui vous produit cet effet ?... Eh bien, nous sommes propres !... Disparaître !... Pourquoi pas nous constituer prisonniers tout de suite ?... Cela ne vous sourit pas ?... Mais, malheureux, rien n'est perdu ! De l'audace ! de l'audace ! Il n'y a que l'audace qui vous sauvera ! Pourquoi songerait-on donc à vous accuser ? Ou même moi ? Rien, absolument rien ne nous com-

promet ! Nul ne peut nous soupçonner. Encore une fois, je vous le répète, l'héritage est à nous !... Mais il faut se remuer !... agir... et agir vite !...

— Agir... répéta machinalement le notaire. — Oui, reprit Chaussagnol en le secouant de nouveau. Mais remettez-vous ! Il y va de votre tête, peut-être !... Si vous prenez cette figure-là pour vous présenter devant le juge d'instruction, vous êtes un homme perdu !... Chamberlot frissonna.

Il fit un violent effort pour rappeler quelque énergie. — Tout cela, grommela-t-il, c'est bien de votre faute aussi, vous êtes responsable de ce qui nous arrive là !... Chaussagnol se rebella avec une indignation cynique de bandit.

— Comment, de ma faute ?... Comment responsable ?... Ah ! ça, allez-vous me la faire à l'honnête homme et à la vertu, maintenant, mon cher complice ?... Le notaire eut un geste évasif.

— Je parle simplement de prudence... murmura-t-il. — Eh bien ? n'avons-nous pas été absolument prudents et prévoyants ?... Toutes nos précautions n'étaient-elles pas prises, et bien prises, il me semble ?... — C'est ce que vous aviez cru pouvoir m'affirmer, tout au moins... — Mais certes !... — Cependant... — Cependant, il y a eu un accroc !... Oui, malheureusement... Il s'est glissé dans la mécanique un grain de sable... un grain qui était un bateau !... — Vous avez encore le courage et l'aplomb de plaisanter ?... — Pourquoi pas ?... Rien n'est perdu, je vous le répète... D'ailleurs, ce que je n'en fais, c'est pour vous remonter le moral, vous stimuler... Et c'est dur !... Comme Chamberlot demeurait abattu, sans répondre, Chaussagnol crut devoir se donner la peine d'entreprendre une explication, une justification de son rôle et du plan qu'il avait conçu, car il n'était pas exempt d'amour-propre dans son génie du mal... — Donc, fit-il d'un ton aigre-doux, vous me reprochez d'avoir manqué d'habileté, et d'être l'auteur de notre malchance !... Eh bien, comme ce n'est pas le moment de nous chamaller, je tiens à me disculper... Ce ne sera ni long ni difficile !... — Comme vous voudrez... — L'affaire était au contraire admirablement bien combinée. Je la résume. Mme Leudel était héritière — sans le savoir, ni vous non plus, n'est-ce pas, d'une somme de un million, lequel million est déposé à la banque Wolfenthal à Hambourg depuis plusieurs années. C'est moi qui ai découvert la chose, — qui ne s'ébruitait pas, car la banque ne tient nullement à se dessaisir du magot ; je vous en ai fait part, ou plutôt je vous ai dit : « Part à deux ! » — C'est exact. — Vous m'avez répondu en acceptant qu'il

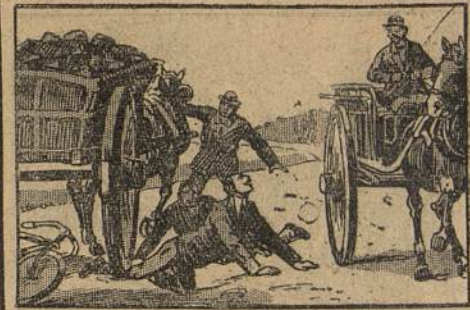
* Voir les numéros 161 à 176.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

DRAME DE LA JALOUSIE. — Un jeune domestique de ferme voyait avec déplaisir auprès de la fille de ses maîtres un jeune propriétaire des environs. Dans la nuit, sachant que ce dernier venait de voir sa fiancée, le domestique s'embusqua sur sa route et, d'un coup de fusil, le coucha à terre. Blessé seulement, le malheureux poussait des appels déchirants. Froidement, à bout portant, d'un nouveau coup de feu, le meurtrier le foudroya.

TROYES.



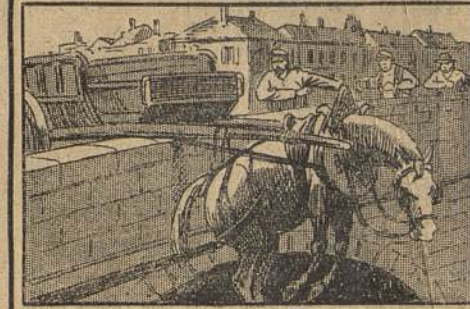
GRAVE ACCIDENT. — Un acrobate forain, qui se trouvait à bicyclette, avait pris sur sa machine un de ses camarades. Sur la route, il voulut passer entre deux atteleges qui se croisaient. Mais il alla buter contre l'un d'eux, composé d'un tombereau chargé de charbon. Les deux hommes roulerent à terre et une roue du tombereau passa sur la jambe de l'acrobate.

TERRENOIRE.



VENGEANCE D'AMOUREUX. — Épris d'une jeune fille, un jeune homme reçut des parents de celle-ci l'ordre formel de ne plus la fréquenter. Furieux, il jura de se venger. Il parvint un soir, alors que toute la famille était attablée dans la cuisine, à introduire du dehors un explosif dans la cheminée. La bombe éclata. Personne ne fut blessé, mais la cheminée fut démolie.

YSSINGEAUX.



CHEVAL PEUREUX. — En rentrant avec sa voiture à son domicile, un propriétaire passait sur le pont. Le cheval, effrayé par un train, fit un vif écart, franchit le parapet et se trouva suspendu. Il fallut couper les traits du cheval qui tomba dans le canal d'où on s'empressa de le retirer.

LE FOUSSERET.

AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

BATAILLE DE DAMES

Il est rare que les témoins mâles d'un pugilat féminin interviennent pour mettre fin à un combat auquel, en général, le sexe dont on fait les électeurs prend un plaisir extrême, plus certain que si *Peau d'âne* lui était conté.

Voilà pourquoi la galerie laissait Mmes Lagousse et Lépron échanger librement des gifles, et ce sont deux gardiens de la paix qui les ont protégées contre leur mutuelle fureur, ce qui prouve bien qu'en certains cas la protection vaut mieux que le libre-échange.

Mme Lagousse est concierge ; Mme Lépron est sa locataire ; ces dames sont mal ensemble pour diverses raisons : la première, c'est que la locataire ne donne ni étrennes, ni bûche, ni coke, ni vin, ce qui rend inutile l'énormité des autres raisons.

Le prétexte à la rixe dont le Tribunal correctionnel était saisi aujourd'hui est relatif aux lieux d'aisances établis dans la cour : la concierge prétend qu'elle n'est occupée qu'à en essuyer le siège, et elle impute l'état dans lequel il est constamment à Mme Lépron.

« Ça n'est pas moi, dit celle-ci. — Madame, répond la concierge, chaque fois que vous sor-

tez des cabinets, c'est comme cela. — C'est faux, madame. — Enfin, messieurs, dit la concierge, j'essuie bien le siège, je laisse la porte ouverte, le soleil entre, sèche tout, une heure après, c'est comme s'il avait plu dessus ; comment expliquer ça autrement ? »

Il y a bien les changements successifs de lunes ; mais Mme Lagousse n'en veut pas démordre, c'est la faute de Mme Lépron.

La première est plaignante et énumère les coups que la locataire lui a portés ; Mme Lépron jure ses grands dieux que c'est la concierge qui a commencé par l'injurier.

LA CONCIERGE. — Messieurs, il faut vous dire que madame est spirite, à ce qu'elle dit, et elle fait venir l'esprit de sa mère pour savoir si elle doit payer ses dettes, et sa mère lui dit toujours de ne pas payer. C'est ça que j'ai jeté au nez de madame, qu'elle appelle des injures.

M^{me} LÉPRON. — J'ai des témoins qui déposeront de ce que je suis, moi, mon mari et mes enfants ; on verra si je ne paye personne.

LA CONCIERGE. — Moi aussi, madame, j'ai des témoins et des enfants qui déposeront. Les témoins des faits sont entendus d'abord et donnent tort, les uns à la concierge, les autres à la locataire.

Arrivent les témoins entendus pour déposer de la moralité de ces dames.

Un pharmacien, cité par Mme Lépron, dit : « Mon Dieu, M. et Mme Lépron sont de braves gens, de bons clients, toujours malades (rites) ;

quand ce n'est pas l'un, c'est l'autre ; j'ai toujours été bien payé. »

Le témoin cité par la concierge, lui, déclare ceci : « Je connais Mme Lagousse pour une brave femme, bonne mère de famille ; elle a des enfants de quatre ou cinq frères, et elle les a très bien élevés. (Rires dans l'auditoire.) »

LA CONCIERGE. — Vous entendez ce qu'on dit de moi. (Nouveaux rires.)

Troisième rix : le renvoi de la prévenue des fins de la plainte.

LE PETIT FRÈRE

O Callot ! que ne se trouvait-il à l'audience de la police correctionnelle un héritier de ton crayon pour croquer le groupe à la fois pitoyable et grotesque qui s'avance devant le Tribunal à l'appel des noms Demettraz et fille Monnier !

Celle-ci est une petite bossue âgée de quarante ans ; elle tient, endormi sur son bras, un enfant qui paraît âgé de cinq ou six mois, un de ces petits êtres chétifs que les commères décrivent sous cette formule : « On dirait un chat écorché. » Derrière elle marche un gamin de dix ans qui porte sa petite sœur et amène par la main son petit frère qui peut avoir de deux à trois ans. Celui-ci est le cadet ; gai

comme un pinson, d'ailleurs, il chantonne, rit au greffier, à l'huissier, au public, va, vient, regarde l'auditoire d'un air de jubilation, enfin paraît enchanté de cette petite partie de plaisir. On va juger sa mère et son grand frère.

Ce dernier est prévenu de vol ; sa mère est prévenue de complicité.

M. LE PRÉSIDENT, au jeune garçon. — Vous êtes entré à cinq heures du matin dans la boutique d'un marchand de vin, laissée ouverte la veille par oubli, et vous y avez pris quatre bouteilles de vin ?

LE PRÉVENU. — Oui, m'sieu, parce que m'man m'avait envoyé acheter pour quatre sous de vulnéraire ; alors j'entre dans la boutique et j'appelle bien haut ; voyant qu'il n'y avait personne et qu'on ne me répondait pas, j'ai pris quatre bouteilles.

M. LE PRÉSIDENT. — Ah ! votre mère vous envoie chercher du vulnéraire et vous prenez quatre bouteilles de vin !

LE PRÉVENU. — M'sieu, c'était pas du vin.

M. LE PRÉSIDENT. — Qu'est-ce que c'était ?

LE PRÉVENU. — Il y avait de l'anisette, du vermouth et du cognac.

M. LE PRÉSIDENT. — Eh ! bien, ce n'est pas du vulnéraire.

Ici des rires se produisent dans l'auditoire ; c'est le joyeux petit bonhomme qui a retroussé sa robe et s'est tourné du côté du public, son grand frère le ramène au sein de sa famille.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous avez porté les quatre bouteilles à votre mère ?

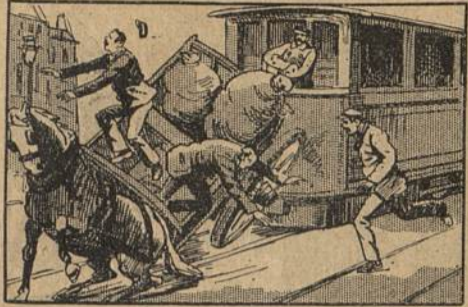
Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

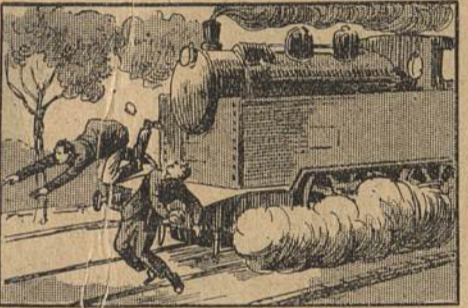
ASSASSINAT. — Sur le bord d'un chemin à flanc de coteau, très fréquenté, mais sous bois, sinueux et désert, un crime a été commis.

L'assassin s'était mis là, le soir d'un jour de marché. Voyant passer un individu seul, il l'a assommé : mais au lieu de trouver des liasses de billets dans la poche du paysan, il n'a trouvé que 80 francs environ.

L'assassinat avec préméditation, guet-apens et vol, se trouve donc ainsi nettement caractérisé. **HASPAREN.**



COLLISION. — Montés sur une petite charrette, deux hommes suivaient la voie du tramway. Survint celui-ci qui heurta la charrette et la renversa. Les deux hommes furent projetés sur le sol. On se précipita à leur secours. Tous deux, sérieusement contusionnés, reçurent des soins expressés. **BORDEAUX.**



ACCIDENT MORTEL. — Deux ouvriers tonneliers regagnaient leur domicile, en suivant la route sur l'accotement et sur laquelle est établie la voie du train de Cadillac. Ils causaient avec tant d'animation, qu'ils n'entendirent pas arriver le train. Ils furent tamponnés par la locomotive : l'un a été tué sur le coup. **BAURECH.**



CHASSE A L'HOMME. — Sur le point d'être arrêté un malfaiteur gagna les toits. Deux inspecteurs de la sûreté voulurent l'y poursuivre. Un des inspecteurs, le corps pris dans une lucarne ne put arriver à se dégager. L'autre continua la chasse. Mais le bandit n'hésita pas à sauter dans une cour d'une hauteur de six mètres. Cependant, comme dans sa chute il s'était fait une entorse, il put être bientôt arrêté. **BORDEAUX.**

ne fallait rien brusquer, que vous étiez sûr d'arriver tout doucement à un excellent résultat... Votre combinaison, je l'avoue, n'était pas désavantageuse pour vous : vous y gagniez une fortune et une jolie femme ! Malheureusement, vous étiez un peu trop gourmand, mon cher... — surtout à votre âge... Faire agréer vos hommages par la jeune veuve, puis vos propositions matrimoniales, était une tâche au-dessus de vos capacités... — Nous étions en relations très cordiales... protesta le notaire, je gérais ses intérêts avec un dévouement...

— Tout à fait exceptionnel de votre part ! interrompit ironiquement l'agent d'affaires. Eh bien, vous étiez honnête en pure perte ! Vos services si spéciaux n'ont pas su toucher le cœur de Mme Leudel !...

Une grimace contracta la figure de M^e Chamberlot.

— Ce n'était pas tout à fait de votre faute, il est vrai, poursuivit impitoyablement Chaussagnol, puisque ce jeune cœur était déjà pris... par un jouvenceau assez bien tourné, — votre premier clerc, René Guimont, s'il faut l'appeler par son nom...

— Ah ! celui-là !... si je le tenais !... gronda le notaire.

— Ah la bonne heure ! constata Chaussagnol en excitant votre jalousie, on vous rappelle, à la combativité !... C'est bien !

— Il est trop tard pour lutter ! fit le notaire, repris de découragement.

— Au contraire, morbleu ! C'est le moment de la lutte suprême ! où toutes les forces doivent donner ! Le Guimont nous a échappé, le chancelier ! parce qu'il est né sous une heureuse étoile !... Mais nous pouvons tenir la belle héritière, et celle-là, nous ne la lâcherons pas !

— Que projetez-vous contre elle ?

— Je ne sais pas encore bien au juste... Nous allons voir... Oh ! c'est dommage, en effet, que la première combinaison n'ait pas réussi... C'était merveilleux de simplicité...

— Vous trouvez ?

— Evidemment... Guimont m'avait apporté ces vingt mille francs... que vous ne me deviez malheureusement pas... Et il avait avalé le narcotique dans la fine champagne sans seulement s'en apercevoir... Il s'arrêta sur le pont — ô le naïf ! — rêvant sans doute à sa belle... et succombant bientôt à l'invincible sommeil. Pitard et Bec-de-Lièvre le fouillant reprennent mon reçu compromettant et introduisent trois cents francs dans son portefeuille... Puis à l'eau !... De cette façon, quand on aurait repêché le cadavre, il n'y avait pas de doute possible... Le malheureux avait joué, dépensé l'argent, fait la noce... Et il s'était suicidé, pris de remords, en se voyant au bout du rouleau... L'onde malpropre de la Seine est souveraine pour laver les souillures de l'honneur !... Néanmoins, Mme Leudel, révoltée d'avoir pu songer un instant à accorder sa petite main à un escroc, vous la laissait prendre, à vous !...

Hélas !... L'homme propose et le diable dispose !... Belzébuth, protégeant notre amoureux, le préserva du flot meurtrier...

— C'est-à-dire que vos gredins ont travaillé comme des imbéciles !...

— D'accord... Je me suis même demandé si ce n'étaient pas eux qui avaient dépouillé leur victime de ses habits... et des trois cents francs !... Mais non... ce serait trop bête... Il y a là-dessous un mystère que j'éclaircirai quand j'en aurai le temps... Pour l'instant, nous avons de la besogne plus pressée !... Allons, Chamberlot, du nerf ! Et à l'ouvrage !...

Le notaire ne broncha pas.

— Je comprends ! ricana alors Chaussagnol avec rage, c'est la résurrection de votre rival qui vous accable... Ah ! vous pourrez encore faire la cour à la jolie Mme Leudel, je vous prédis du succès !

Cette ironie foudroya les nerfs accablés du misérable Chamberlot, qui se redressa, comme subitement ranimé.

— Oui, poursuivait l'agent d'affaires sur le même ton sarcastique, nous avons un beau mariage en perspective !... Seulement vous ne serez pas de la noce !...

Le notaire serra les poings.

— Vengez-vous donc ! conclut Chaussagnol, vous ne voulez pas les voir heureux ensemble ?... Eh bien, laissez-moi faire... Il est encore temps. Nous avons perdu la première manche, mais je vous jure que nous gagnerons la seconde... et la belle !

Le fiacre s'arrêtait.

Les deux hommes en descendirent.

Ils se trouvaient au parc Monceau, presque désert à cette heure.

— Venez faire une promenade sentimentale sous les arbres ! proposa l'agent d'affaires en prenant le bras de son complice. Nous allons régler tous les détails de notre petit scénario. Et vous verrez si je m'y entends !

Docile, le notaire se laissa entraîner. Il était résigné à de nouveaux forfaits.

XVIII

Lorsque Chamberlot se présenta chez le juge d'instruction qui l'avait convoqué, il ne possédait pas la haute assurance qui lui était habituelle.

Cependant, depuis la conversation qu'il avait eue avec Chaussagnol, son attitude s'était modifiée.

Bien que moralement aussi déprimé que la veille, il avait su rendre à son maintien toute la dignité nécessaire.

Redressant sa haute taille, exhibant à la boutonnière de sa redingote le ruban rouge de la Légion d'honneur, le notaire présentait une apparence absolument correcte.

Nul n'aurait pu soupçonner la tempête qui déchirait son âme.

Si le notaire ne se trouvait pas à l'aise devant le magistrat, rien ne le laissait paraître.

L'accueil du juge d'instruction fut du reste des plus courts.

— Vous n'ignorez certainement pas, monsieur, dit-il, que je suis chargé d'une affaire très embrouillée et très délicate...

M^e Chamberlot fit un signe affirmatif.

Le juge reprit :

— Je vous ai fait appeler pour vous demander quelques renseignements sur les circonstances qui ont précédé l'événement, car jusqu'ici je ne possède pas l'ombre d'un indice qui me permette de poursuivre utilement mon enquête.

Ces paroles procurèrent un certain soulagement au notaire.

Se sentant plus à l'aise pour parler, il déclara tout de suite que la disparition de son premier clerc l'avait étonné et ému plus que personne.

— Je craignais bien, acheva-t-il, qu'il ne fût arrivé un fâcheux accident à ce pauvre garçon pour lequel j'avais toujours eu la plus grande estime.

— Cependant, interrompit le juge, vous avez porté plainte contre lui. Pourquoi ?

Chamberlot hocha la tête.

— Je ne voulais pas le soupçonner, et j'avais raison, n'est-ce pas ? Mais enfin nul n'est infallible, et, au cas où M. Guimont se fût laissé entraîner... Mais, je le répète, je ne le soupçonnais pas !...

— Alors, pourquoi disiez-vous le contraire à sa mère ?...

— Pour la tranquilliser sur le sort de son fils, lui faire espérer qu'il n'était pas mort, qu'elle le reverrait... La pauvre femme était dans un tel état d'exaltation quand elle est venue me trouver que je ne savais que lui dire pour la calmer...

(La suite au prochain numéro.)

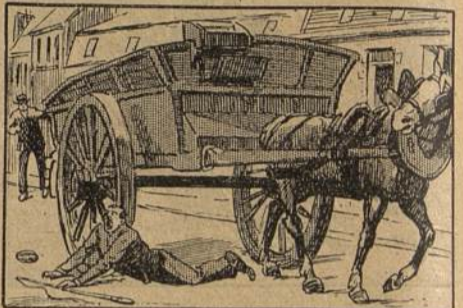
Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

ACCIDENT EN GARE. — Un homme d'équipe était occupé à la manœuvre d'un train de marchandises. Détachant un wagon de la rame, l'infortuné par suite d'un recul fut serré entre les tampons de deux wagons.

Ses camarades, témoins de l'accident, se portèrent à son secours et l'ayant dégagé, le conduisirent dans une dépendance de la gare où il reçut les soins d'un médecin de la Compagnie.

Le praticien, ayant constaté que le malheureux avait la poitrine défoncée et les reins brisés, ordonna son transport d'urgence à l'hôpital Saint-Sauveur où il fut admis aussitôt. L'état du blessé est désespéré. **LILLE.**



ÉCRASÉ PAR SON TOMBREAU. — Assis sur son siège, un charretier conduisait un tombereau chargé de charbon. Un heurt le fit choir de son siège. Le malheureux charretier tomba sur le sol, en avant de ses roues, dont l'une lui passa sur le corps. Son état, des plus graves, a nécessité son transport à l'hôpital. **TOURCOING.**



BROYÉ PAR UN TRAIN. — De service à la gare des Rouges-Barres, un employé était chargé d'aiguiller une rame de wagons sur la voie principale. Il eut le pied pris dans la pointe de l'aiguille et ne put se dégager. En vain des camarades tentèrent d'arrêter la rame : celle-ci broya l'infortuné aiguilleur. **LILLE.**



UN ENFANT NOYÉ. — En se promenant au bord d'une mare, un garçon de douze ans grimpa sur un arbre pour y couper une branche. Tout à coup, celle-ci se rompit et l'imprudent tomba dans la mare. Lorsque on le retrouva, il avait cessé de vivre. **BUYSSCHEURE.**

LE PRÉVENU. — Non, monsieur, j'en ai porté que deux.

M. LE PRÉSIDENT. — Et les deux autres ?

LE PRÉVENU. — Je les ai cachées dans l'allée du marchand de vin ; mais m'man m'a envoyé les chercher, parce que j'y avais dit qu'elles y étaient.

M. LE PRÉSIDENT. — Ah ! elle n'en avait pas assez de deux.

Ici le petit cadet parle bas à sa mère.

LA MÈRE. — Tout à l'heure, quand nous serons sortis.

M. LE PRÉSIDENT. — Alors ces bouteilles, qu'en a-t-on fait ?

LE PRÉVENU. — Nous en avons d'abord bu deux, m'man et moi.

M. LE PRÉSIDENT. — Deux bouteilles de liqueur à vous deux ?

LE PRÉVENU. — Ah ! c'est m'man qui en a bu le plus, et puis mon petit frère en a eu un peu.

M. LE PRÉSIDENT. — Du cognac ?

LE PRÉVENU. — Non, m'sieu, c'était l'anisette et le vermouth ; seulement nous avons été malades après.

M. LE PRÉSIDENT. — Il y avait de quoi. Et votre père, lui, il n'a pas bu ?

LE PRÉVENU. — Oh ! il n'était pas levé, il dormait, il ne s'est pas aperçu de ça.

M. LE PRÉSIDENT. — On ne lui avait pas gardé sa part ?

LE PRÉVENU. — Non ; après j'ai été chercher les deux bouteilles de cognac ; mais p'pa était parti à son travail.

Ici, nouveaux rires provoqués par le petit bonhomme ; il a avisé une encoignure au bas du bureau du Tribunal, relevé sa robe et... « tirez ! tirez ! » il va recommencer la scène des petits chiens des *Plaideurs*, mais son frère intervient.

Il n'était que temps ! Et le gamin, enchanté de son succès, retourne se promener dans l'auditoire en tambourinant sur son ventre.

M. LE PRÉSIDENT. — à la mère. — Eh bien, vous buvez deux bouteilles de liqueur sachant qu'elles avaient été volées par votre fils.

LA PRÉVENU. — Il m'avait dit que c'était un monsieur qui lui avait donné ça.

M. LE PRÉSIDENT. — Et vous l'avez cru ? Comme c'est vraisemblable ! Mais tenez : quand le marchand de vin, averti par une voisine qui avait vu votre fils s'introduire chez lui et en sortir avec quatre bouteilles, quand ce marchand de vin est venu réclamer, vous lui avez rendu les deux bouteilles de cognac seulement, disant que vous n'aviez que cela. Qu'aviez-vous fait des autres ?

LA PRÉVENU. — Je les avais mises dans le siau.

M. LE PRÉSIDENT. — Oui, pour enlever les étiquettes, et, le marchand de vin parti, vous avez bu les deux bouteilles cachées par vous. C'était à en mourir ! Du reste, vous avez été malades, vous et vos enfants.

Le marchand de vin entendu confirme le fait du vol et ajoute que les deux autres bouteilles lui ont été rapportées par le père, qui

les avait trouvées à son retour ; mais, dit le témoin, elles étaient vides.

M. LE PRÉSIDENT. — à la prévenue. — Vous prenez le nom de femme Demetraz, mais vous n'êtes pas mariée ; vous vivez avec Demetraz ?

Le malheureux ! sans y être forcé.

Le Tribunal la condamne à un mois de prison et acquitte le fils.

Le joyeux cadet, dans l'auditoire : « Ra, pla pla, pla pla. »

JULES MOINAUX.

Concours n° 39 (8 séries)

Le Héros de la Mer

SOLUTIONS

- 1^{re} SÉRIE. — Onze (Obas, noué, zéro, encrier).
2^e — Trente (Tasse, Veyle, Entonnoir, Noué, Entonnoir).
3^e — Vingt (Valise, Insecte, Noué, Gout, Té).
4^e — Seize (Scie, entonnoir, initiales, zéro, entonnoir).
5^e — Cent (Cible, entonnoir, noué, té).
6^e — Trois (Té roquette, oiseau, insecte, sabot).
7^e — Neuf (Numéro, entonnoir, urne, fouet).
8^e — Treize (Té, râteau, entonnoir, insecte, zéro, entonnoir.)

LISTE DES GAGNANTS

1^{er} Prix : Un splendide phonographe à disques. Pavillon fleur recourbé, saphir sertit et 5 disques à saphir enregistrés double face. — M. Raphaël Genest, Rennes.

2^e Prix : Un magnifique Samovar complet. — M. Guérin, 43, boulevard Saint-Denis, à Paris.

3^e et 4^e Prix : Une ravissante pendulette avec objet biscuit de Saxe. — MM. Pierre Beigneux à Clermont-Ferrand, — B. rade, Saint-Mihiel.

5^e et 6^e Prix : Un très beau service comprenant une timbale, un rondel, un coquetier, dans un écrin. — MM. Bussereau, Tours. — Bénard, Le Kremlin-Bicêtre.

Du 7^e au 13^e Prix : Une très jolie glace biseauté avec trumeau. — M^{mes} et MM. Durier, Soissons. — Husson, Vezelise. — Georges, Rouen. — Labryère, Lyon. — Quinzeville, Raël. — Bobo, Lille. — Durlot, Nevers.

Du 14^e au 26^e Prix : Un ravissant bracelet jone, plaqué or. — M^{mes} et MM. Mourat, Lille-le-Grand. — Florent, Montpellier. — Papin, Boulogne-sur-Mer. — Duplat, Grenoble. — Aubery, Vaison. — Achard, Paul-en-Royans. — Perrin, Brest. — Daniel, Nancy. — Plissard, Rouen. — Larmonier, Saint-Etienne. — Barbier, Rouen. — Leduc, Epernay. — Poyer, Cherbourg.

Du 27^e au 50^e Prix : Un charmant porte-monnaie. — M^{mes} et MM. Grégoire, Rennes. — Perrot, Vauvert. — Durbin, Villers-Bretonneux. — Blanchaud, Plessis-Robinson. — Béthir, Ivry-sur-Seine. — Briffaz, Marnaz. — Laileron, Thourans. — Chapuis, Dijon. — Salles, Le Mans. — Lacroix, Lyon. — Février, Rennes. — Noël, Prédurapt. — Leroy, Forges-les-Eaux. — Bonnier, Beaumont. — Landas, Lille. — Guillard, Serquigny. — Houssart, Barleux. — César, Paris. — Riquier, Lille. — Rouquès, Bordaux. — Gardelle, Verzenay. — Lecomte, St-Quentin. — Ghérad, La Garde. — Rosenberg, Commercy.

(A suivre).

LA GOUTTE DE SANG

Grand roman dramatique

PAR JULES MARY

QUATRIÈME PARTIE

Le Mystère des Cœurs

VIII (Suite.)

Le chirurgien Léonard lui avait jadis fixé les limites de son existence.
— Six mois... Un an peut-être... Guère plus !

Il était au bout de l'année... A la différence des autres hommes, Mirador pouvait connaître l'heure de sa mort. Il se tenait prêt.

Jusqu'à ce jour, il avait accepté cette fin avec insouciance...

Depuis quelque temps, il y pensait en frissonnant.

Ce n'était pas la peur de mourir... Mais il réfléchissait au drame de la rue des Peupliers, à cette innocente victime de son dévouement et de son amour...

Du remords entrant en lui, bien qu'il ne fût pas coupable.

Puisque c'était pour lui que la jeune fille s'était dévouée, à cause de lui qu'elle avait été la proie de Pierre Sambut, n'avait-il pas un grand devoir à remplir envers elle ? Une réparation ?... Rendre à cette enfant la vie possible ?

Ensuite, mourir, puisque la science l'abandonnait et le condamnait ?

Voilà pourquoi ses yeux étaient meurtris et si tristes...

Il répéta, en s'efforçant de sourire :

— Oui, hâtez-vous... Il se pourrait que nous arrivions trop tard...

Les deux camarades échangèrent un regard douloureux.

— Ils sortirent aussitôt.

Comme ils savaient Marchenoir à peu près remis et en état de les aider, ils passèrent rue Houdon, et les trois compères se mirent en campagne sur-le-champ. Il était convenu que chacun travaillerait pour son compte, mais que le soir même ils se trouveraient réunis chez l'officier, et que là ils se rendraient compte mutuellement de leurs efforts et du résultat de leurs recherches de la journée.

Mirador les attendit avec anxiété.

Vers dix heures du soir, seulement, on sonna. C'était Marchenoir...

Quelques minutes se passèrent. Nouveau coup de sonnette... C'était Boutort...

Ils attendirent Chevillat, mais les heures s'écoulèrent et Chevillat ne vint pas.

— De deux choses l'une, fit Boutort, ou il est sur une bonne piste, et il ne veut pas la quitter, ou il lui est arrivé malheur... Quant à moi, voici ce que j'ai fait... A vous de juger, mon capitaine, si cela peut vous servir à quelque chose...

En quittant l'officier, le matin, et après s'être entendus avec Marchenoir, les trois compagnons s'étaient séparés et avaient revêtu différents déguisements.

Le charbonnier en goguette, qu'on vit se diriger, sur le coup de midi, vers les Salons de Paris, n'était autre que notre ami Boutort.

Vers la rue des Peupliers, se dirigea en même temps un tondeur de chiens, « tond les chiens, coupe les chats et les oreilles », boîte sur le dos, et qui n'était autre que notre ami Marchenoir.

Quant à Chevillat, abandonnant pour un jour l'instrument mélancolique sur lequel il aimait à déployer sa virtuosité de musicien, et qui l'eût fait désormais trop facilement reconnaître de Coribasse et de ses acolytes, il se promena boulevard de la Chapelle et de la Villette, surtout aux alentours de l'hôtel du Volga, non pas en simple particulier qui vient flâner par une belle journée de printemps, mais en honnête petit-métier qui cherche un peu de besogne.

Il portait sur le dos un assortiment de carreaux...
Et, d'une voix aiguë, lançait à tout casser — c'était son intérêt — le traditionnel :
— Voilà le vitrier !...
Il eût été fort empêché si quelque bonne ou quelque ménagère l'avait appelé pour remettre une vitre. L'aventure, même, faillit lui arriver.
Il se défilait prudemment, en faisant la sourde oreille.
Boutort racontait à Mirador ce qui lui était arrivé :
— Aux Salons, en rôdant de loin, il avait vu entrer deux hommes vers trois heures de l'après-midi. Ces deux hommes il n'avait pu les reconnaître d'abord, car ils étaient déguisés aussi bien que lui. Le charbonnier entra. Il les entendit causer. Ce fut à leur voix qu'il put les reconnaître... C'était Brûleur et Boucher. Celui-ci, encore très faible du formidable coup de couteau qu'il avait reçu de Brûleur.
Ils étaient restés là une heure. Ils paraissaient inquiets !
Quand ils sortirent, Boutort les suivit. Tant qu'il fut dans Paris son déguisement le servait. Mais les deux hommes franchirent la barrière... La filature devenait dangereuse...
Elle se poursuivit pourtant pendant une heure avec succès.
Puis, il fallut l'abandonner.
— Or, dit Boutort en terminant, les deux hommes étaient sur la route d'Étampes. Allaient-ils à Étampes ?... S'arrêteraient-ils en chemin ? Voilà le problème... Ce qui est sûr c'est que, puisqu'ils avaient entrepris le voyage à pied, ils ne devaient pas aller bien loin. Autrement ils auraient pris le chemin de fer... Ils ne paraissaient pas dans la pureté... Aux Salons de Paris ils avaient fait quelque dépense... Leur voyage dans le train 11, c'était pour mieux dépister... Il y a un coup qui se prépare en banlieue.
— Je l'ai cru comme toi... dit Marchenoir, d'autant plus que ce que j'ai à raconter ne vient pas du tout à l'encontre de ton récit...
Marchenoir avait fini par rencontrer Julot et Dédé aux alentours de la rue des Peupliers, non plus chez le mastroquet à la devanture rouge et bleue, mais qui avaient élu domicile avec une famille de chemineaux, dans une des roulottes en panne au long des remparts.
Dédé et Julot, obéissant comme les deux autres sans doute à un mot d'ordre, étaient allés prendre le train à la gare d'Austerlitz.
Marchenoir avait réussi, sans être vu par eux, à sauter dans le même train.
Les deux apaches étaient descendus à Brétigny.
Au risque de sa vie, car il n'était pas encore bien solide, au risque de se casser les jambes, Marchenoir ne voulut pas descendre à la station, pour ne pas éveiller les soupçons des deux hommes... Il attendit que le train fût en marche et sauta... heureusement sans se faire de mal... Il roula deux ou trois fois sur la voie et se releva, prenant sa course... A la station, il jeta son billet qu'à tout hasard il avait demandé pour Orléans... et se mit à la poursuite de Dédé et de Julot... Il les aperçut, au loin, s'en allant paisiblement, comme des gens à leurs affaires, ne soupçonnant point qu'ils étaient suivis.
Les filer, sur la route déserte, même en se tenant le plus possible éloigné d'eux, c'était courir la chance de se faire reconnaître.
Les bandits n'avaient pas froid aux yeux.
Ils seraient venus droit sur lui... Et Marchenoir eût été brûlé.
— Et quelle route avaient-ils prise ? demandait Mirador attentif...
— La route d'Étampes...
— Bien. Il y a donc un point — encore inconnu — où ces hommes vont se réunir et se concerter en vue de quelque mysté-

rieux projet... de quelque nouveau crime...

— Et où ils retrouveront Coribasse... c'est sûr... Le tout est de savoir où...

— Patience ! dit Mirador avec un sourire.

— Devineriez-vous, par hasard, mon capitaine ?

— Peut-être !...

Marche noir et Boutort avaient si grande confiance dans les ressources d'esprit de Mirador qu'ils ne parurent pas autrement surpris de l'entendre. Pour eux, du moment que leur capitaine disait : « Peut-être ! » cela voulait dire : « Sûrement. »

Toutefois, l'absence de Chevillat les inquiétait de plus en plus.

Minuit était sonné depuis longtemps et leur inquiétude se changeait en angoisse, lorsqu'ils entendirent le bruit sourd de la porte de l'immeuble, qu'on refermait avec violence. Quelqu'un venait d'entrer ?... Chevillat ou seulement un locataire ?

Ils écoutaient... guettant un coup de sonnette...

La sonnette retentit et tous trois crièrent en s'élançant vers le vestibule :

— C'est lui !...

C'était lui, en effet, et déjà Poum avait ouvert la porte...

— Eh bien ! quelle nouvelle ?

— Hum ! du bon et du mauvais !...

Mais je casserais bien une croûte, tout en parlant. Je n'ai rien pris depuis ce matin.

— Passons à la salle à manger !...

Tout en engouffrant — car il mourait de faim — Chevillat racontait :

— Je savais que Boutort et Marchenoir se promenaient vers la route de la Révolte, et la rue des Peupliers... alors, moi, il ne me restait que les boulevards extérieurs... et c'est aux environs de l'hôtel du Volga que je suis allé prendre domicile...

— Domicile ?

— Oui, dans une auto... Ah ! vous avez une forte journée à payer, mon capitaine. Je n'ai pas roulé tout le temps, mais c'est tout comme... Depuis ce matin, à sept heures, le drapeau est baissé... et le taximètre marche !...

— Continue !

— Attendez que je boive un coup. J'étouffe... Donc, à sept heures du matin, je m'installe dans une auto, en vue de l'hôtel du Volga... Je poireaute jusqu'à midi... Et j'allais m'installer chez un marchand de vin pour croûter un peu, lorsque j'aperçus notre meilleur ami...
— Qui ça ?

— Coribasse, qui s'en venait tranquillement à l'hôtel. Alors, impossible de m'absenter... Le chauffeur, lui, grignotait sur son siège... Je lui avais promis un fort pourboire à la fin de la journée... Donc, on était de mêche... J'attends une heure, deux heures encore... Si je n'avais pas été certain que l'hôtel n'avait qu'une issue, j'aurais pu croire que l'autre avait filé par derrière... Vers trois heures, il sort... J'avais eu soin de faire changer de place l'auto... afin de ne pas attirer l'attention... On avait l'air d'arriver, tantôt ici, tantôt là, mais toujours à portée de vue de l'hôtel du Volga... Coribasse jette un coup d'œil sur la longue des boulevards, en avant, en arrière... Oh ! je le connais, son coup d'œil. Ça flambe comme des charbons allumés... Et le voilà parti, les mains dans les poches. Faut vous dire qu'il était déguisé en zingueur, le sac à outils sur le dos... Je lui emboîte le pas, en auto... On traverse une partie de Paris... on fait des zigzags... on a l'air de se diriger du côté de Charenton... Et, crac, à la barrière, je vois mon homme qui saute sur le siège d'une automobile, qui était garée là, le long de la chaussée, sans chauffeur ni voyageur... son auto, à lui... celle qui lui sert... et qui vous avait déjà servi, à vous aussi, mon capitaine, pour vous ramener du

Gymnase, le soir où vous avez reçu un si joli coup de couteau dans le dos... Coribasse se met au volant... Et il embraye... Nous voilà partis... On prend la route de Bourg-la-Reine... On allait doucement... De loin, je le suivais... Par bonheur, ce n'étaient pas les voitures, ni les autos qui manquaient... La nôtre ne pouvait attirer son attention... On file vers Épinay... « Tiens, que je me disais, on va peut-être visiter la vallée de l'Orge ! » Pas du tout, on bifurque... On laisse l'Orge à droite et on continue vers Chamaranche...

— En somme, vers Étampes ?

— Si vous voulez... Mais du côté de Boissy, voilà qu'il prend une traverse, une espèce de chemin de ferme, plein de cahots et troué de fondrières... On interroge un paysan sur la route. « Où ça mène-t-il, ce routin-là ? » « Vers Marolles, qu'il nous dit... mais il regagne le chemin qui va vers la Ferté-Alais. » Le renseignement ne me servait pas à grand-chose... j'étais tout de même bien ennuyé... Il était évident que je ne pouvais pas m'engager dans le routin sans éveiller aussitôt les soupçons de Coribasse... Il était évident aussi que Coribasse n'hésitait pas quant au but de son voyage... Il savait où il allait... Seulement, avec un pareil homme, il faut toujours compter sur un coup de ruse... Et rien ne prouvait qu'il n'avait pas quitté la grand-route pour la rejoindre plus loin par un détour... Je n'avais pas l'embaras du choix... Je me décidai sur-le-champ... Vers la Ferté-Alais, un embranchement vient rejoindre la route d'Orléans en avant d'Étampes... J'allai me poster là, le plus vite possible... Et bien m'en prit... Je calculais juste... De loin, je vis arriver mon homme à fond de train... Il vira devant Étampes et prit la route d'Arpajon, remontant vers Paris... Seulement, cette fois, il ne lézardait pas... Il faisait du soixante... Moi, avec ma mécanique, je ne pouvais pas faire du quarante... En quelques minutes, je fus semé et assez déconfit... je dois l'avouer... Ah ! mon capitaine, si vous aviez été là avec votre auto, vous auriez pu lutter de vitesse... Alors, pendant le reste du jour, pendant toute la soirée j'ai parcouru le pays, m'informant partout, dans les auberges, les fermes, les villages, auprès des passants ; je donnais le signalement de la voiture... Des gens l'avaient vue... D'autres étaient moins sûrs... Les renseignements étaient contradictoires... Un détail, cependant, qui revint par deux fois, me parut important... On avait cru voir l'auto prendre le routin de ferme où je n'avais pas osé la suivre... Était-ce à l'heure où, moi-même, je l'avais vue ?... Était-ce après ? Je fis préciser... à force de questions et de précisions, j'en arrivai à cette conclusion...

Mirador acheva, pendant que Chevillat s'interrompait pour boire un verre de vin : à cette conclusion que Coribasse avait essayé de donner le change à ceux qui auraient pu le poursuivre et qu'il était revenu vers le chemin de ferme où, sans doute, l'attirent son intérêt et sa sécurité !...

— Juste, mon capitaine... S'il n'avait pas été trop tard, j'aurais abandonné l'auto et chauffeur et à force de rôder dans les environs, à pied, en me cachant, j'aurais bien fini par découvrir le pot aux roses... Mais j'avais hâte de regagner Paris et de venir vous retrouver pour vous faire part de ce que j'avais découvert... en regrettant de ne pouvoir vous en dire davantage...

— Vous avez fixé un point sur lequel j'étais encore indécis...

— Lequel ?

— La situation de la villa que Coribasse possède aux environs d'Étampes.

— Ce greudin a une villa ?...

— Oui... là-dessus, nul doute... Denis, dans le document qu'il a rédigé et signé, n'a omis aucun détail... Et l'habitation s'appelle la villa Modeste...

— Ah ! le bandit... C'était là qu'il voulait conduire la pauvre petite...

— Oui... Nous la trouverons aisément...

— Quand cela ?

— Demain... Et le rapport de Chevillat venant à l'appui de celui de Boutort et de celui de Marchenoir, il est certain qu'en ce moment toute la bande, moins la mère Lucas, peut-être, est réunie là-bas, sous les ordres de son chef, et prête à agir... Donc, à demain... Allez vous reposer... Demain, soyez ici à la

première heure... bien armés... la journée sera décisive pour Coribasse...

Il ajoutait tout bas :
— Ou pour moi !
— A d main, mon capitaine !
Et ils partirent.
Mirador resta longtemps immobile...
Il rêvait... Il était triste... Un nom vint à ses lèvres, avec un long et profond soupir :
— Modeste !
Puis, sonnait Poum :
— Demain, l'auto à six heures... Et tu m'accompagneras !

IX

Le lendemain, dans la matinée, l'auto de Mirador s'arrêtait sur la route d'Estampes, non loin du chemin de traverse signalé par Chevillat.

Poum était sur le siège près de Mirador au volant; mais de l'intérieur de la limousine, Chevillat guidait et indiquait la route.

L'auto entra dans la clairière d'un petit bois où elle fut cachée complètement.

Il s'agissait de découvrir maintenant le refuge de Coribasse.

Les quatre hommes s'éparpillèrent dans la campagne, à la recherche de la villa qui, d'après les indications fournies par le document de Denis, et d'après les renseignements que Modeste elle-même avait pu donner, ne devait pas se trouver bien loin.

Poum resta à la garde de l'auto.

Deux heures se passèrent, au bout desquelles les quatre amis se rencontrèrent à quelques centaines de mètres du bois, après avoir fait inutilement des kilomètres dans les champs, par les chemins vicinaux et les sentiers.

La villa Modeste était devant eux.

Où plutôt, ils venaient de savoir qu'elle était là, tout près, car on ne la distinguait pas, invisible derrière de hauts arbres, pareille à la paisible demeure d'un sage.

Ils s'espacèrent dans les arbres et s'en rapprochèrent avec prudence, de quatre côtés à la fois... Les arbres arrivaient presque aux communs... Ils purent se livrer à un examen attentif, sans avoir été vus ni devinés.

C'était une maison assez petite et d'apparence modeste. Coribasse l'avait ainsi dépeinte à la jeune fille. Les alentours immédiats en paraissaient abandonnés. Il se trouvait bien là des massifs qui auraient pu être fleuris, mais les massifs n'avaient pas été entretenus et il n'y avait pas de fleurs. Les arbrisseaux étaient mal taillés, avaient poussé à la diable... Tous ces détails prouvaient, au premier coup d'œil, que lorsque Coribasse ne venait pas habiter la villa, celle-ci restait abandonnée, sans garde ou sans jardinier. Seulement, les volets peints, des fleurs sur le perron, des rideaux aux fenêtres, indiquaient que la maison était habitée... Dans les vases du perron, les fleurs étaient nouvelles, fraîches, entretenues... Une fenêtre du rez-de-chaussée était ouverte... Et du feuillis de broussailles où Mirador, couché, regardait, il pouvait voir un salon, petit mais coquettement meublé. La villa n'avait qu'un étage et des mansardes. Sur la gauche, une écurie et une remise. Dans la remise devait être l'auto de Coribasse.

Et, tout de suite, pour empêcher la fuite du bandit, en cas d'alerte, Mirador concevait un projet : celui de pénétrer dans la remise, d'enlever quelque pièce à l'auto, ou de crever les pneus, de la rendre indisponible.

Mais la remise était fermée... La porte était-elle fermée à clef ? Il était impossible de s'avancer jusque-là sans éveiller l'attention des habitants de la maison. Déjà Mirador était dans sa cachette, depuis une demi-heure, et il n'avait encore rien vu ni rien entendu... Coribasse était venu là hier avec ses complices. Cela paraissait évident, mais s'y trouvait-il encore ?...

Depuis quelques minutes, l'officier avait l'attention attirée par le cri d'un geai qui s'égosillait dans les arbres devant l'autre façade de la maison.

— Ce doit être Chevillat qui appelle ! murmura-t-il.

Il fit le tour, en rampant sur les mains, et trouva les trois camarades, couchés dans un buisson si épais qu'il fut passé auprès d'eux sans les voir si Boutort n'avait prononcé son nom à voix basse.

Il vint se placer auprès d'eux.

— Eh bien ?
— On ne les voit pas. Je suppose qu'ils font la grasse matinée.

— A moins qu'ils n'aient déguerpi...
Cependant, il y a une fenêtre ouverte...

— Preuve que la maison n'a pas été abandonnée...

— Voulez-vous savoir ce que je pense ? demanda Chevillat.

— Parle, vieux.

— Voyez-vous, à dix pas de nous, cette excavation ouverte sur le bois...

— Oui.

— C'est l'entrée d'un escalier de vingt marches qui conduit à une cave...

Je l'ai explorée tout à l'heure... La cave a une porte, comme toutes les caves, mais elle est ouverte... En haut, sur la dernière marche, il y a un panier avec des bouteilles vides... Sur les marches de

boire... Julot, innocent et la conscience en repos, descendra à la cave... Et alors...

— Alors ?

— Il nous y trouvera tous les trois : Boutort, Marchenoir et moi... parce que,

vous, mon capitaine, vous ne pouvez pas vous mêler de cette affaire. Ça, c'est de la trop basse besogne pour vous... Julot,

dans la cave, aura un bout de conversation avec nous trois, et comme il n'y sera pas préparé, il n'aura rien à répondre... Donc, ça marchera tout seul...

— Julot, ça ne fait qu'un... Et les autres ?

Julot ne remontant pas... et les autres continuant d'avoir soif c'est Dédé qui s'en viendra voir ce qui se passe... Dédé,

l'ami intime de Julot... Et nous aurons avec Dédé la même conversation qu'avec Julot... On le ligotera proprement. Nous

avons apporté de quoi...



LA GOUTTE DE SANG. — Mirador fit le tour en rampant sur les mains.

l'escalier, j'ai découvert des traces de pas toutes fraîches...

— D'où tu conclus ?

— Hier, ils ont eu soif et ils ont bu... copieusement, sans doute, puisqu'il a fallu faire plusieurs voyages à la cave...

Et comme les traces indiquent des pieds petits, il n'est pas difficile de deviner que ce devait être Julot qui faisait le service...

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci que les bandits, sauf Coribasse qui est sobre, ont dû fêter la bouteille, hier au soir... Ils ont dû se griser... Coribasse est généreux... Ce matin, ils

cuvent leur ivresse... et Coribasse laisse faire, car c'est un bon maître... alors, j'ai un plan...

— Explique vite...

Chevillat baissa la voix un peu plus.

— Quand ils vont s'éveiller, que se passera-t-il ? Il se passera qu'ils auront soif. On a toujours soif le lendemain

quand on a trop bu la veille... Leur première idée sera donc de boire... et la

seconde d'envoyer Julot chercher à

— Ça fera deux... Restera Le Boucher, avec Brûleur...

— Sans compter Coribasse, mais Coribasse, c'est l'affaire de M. Mirador...

quand ils verront que ni l'un ni l'autre ne remonte, ils s'étonneront, ils se fâcheront... ayant de plus en plus soif...

— A moins qu'ils n'aient le soupçon d'un piège ?

— Ceci est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que Brûleur et Boucher sont des brutes... que pour soupçonner un piège, il faut réfléchir, et que, pour

réfléchir...

— Alors, tu supposes ?

— Que ce qui s'est passé pour les deux premiers se passera pour les deux autres. Qu'ils descendent ensemble, ou

l'un après l'autre, peu importe... ils viendront... Ceux-là sont les plus forts

et les plus dangereux... des taureaux... Mais un bon coup de bouteille sur le

crâne les étourdira... Il n'y a rien de tel pour mettre les gens à la raison... Je

résume... Pendant que notre capitaine restera ici, en attendant que la maison soit vidée de ses bandits... nous allons nous faufiler un à un dans la cave et nous nous y tiendrons cachés... Si mes prévisions ne se réalisent pas, dame ! il faudra chercher autre chose... Mais si je ne me suis pas trompé, avant une heure nous serons les maîtres du champ de bataille et nous pourrions nous joindre à notre capitaine contre Coribasse.

Ce plan fut approuvé et mis à exécution sur-le-champ.

Chevillat rampa le premier jusqu'à la cave et disparut dans l'escalier qui y conduisait. Les deux autres imitèrent cette manœuvre qui, du reste, étant donnée la situation de la villa, n'offrait pas grand danger de surprise ; la cave était derrière les communs qui la masquaient entièrement.

Cinq minutes après, la terre semblait les avoir engloutis tous les trois et Mirador se trouvait seul à veiller sur la face de la maison.

Chevillat était un profond psychologue. Il avait calculé juste.

A peine Marchenoir — le dernier — s'était-il coulé en glissant comme un serpent le long des marches de l'escalier, que Julot apparaissait, se dirigeait vers la cave, prenait le panier à bouteilles et descendait à son tour.

L'officier prêta l'oreille. A la moindre alerte, au moindre cri, il s'élancerait...

Rien... le calme le plus complet... le silence le plus absolu...

Et Julot ne remonta pas...

— Et d'un ! murmura Mirador, avec un soupir de soulagement.

A l'une des fenêtres du premier étage, la tête ignoble de Dédé se pencha bientôt. On commençait à trouver le temps long et l'on savait la cave bien fournie...

On entendit une voix rauque :

— Eh ! Julot !... Je parie qu'il pinte, tout seul.

Et des injures... et des rires...

Julot ne reparaisant pas, Dédé descendit. Chevillat était sorcier et tout se passait comme il l'avait prévu... Dédé ne remonta pas...

Mirador ne put s'empêcher de rire en pensant à ses amis :

— Ce qu'ils doivent s'amuser, là dedans !...

Des minutes s'écoulèrent... A la fenêtre, Brûleur et le Boucher se penchent à leur tour.

Ils crient... Et, ne recevant pas de réponse, ils sortent de la villa... Ils ne sont pas encore dégrisés de leur ivresse de la veille et titubent. C'est une chance de plus pour les trois amis... Ivres, les bandits se défendent mal...

Mais là, ils s'arrêtent. Ce sont des brutes. Ils ont l'instinct de la brute et peut-être, malgré tout, un vague soupçon vient-il d'effleurer ces cerveaux étroits.

Ils écoutent. Ils regardent. Ils semblent se concerter.

— Hé ! Julot ! Hé ! Dédé ! Pourquoi ne remontez-vous pas ?

S'ils ne reçoivent pas de réponse, le soupçon vague se change en certitude... Il va falloir se battre et il y aura du sang versé...

Mais, du fond de la cave, une voix monte, celle de Julot, pointue, aigre, perçante sous la menace du couteau de Chevillat, des doigts nerveux de Boutort ou du revolver de Marchenoir... une voix goguenarde qui lance des mots que l'officier perçoit nettement :

— Hé ! les vieux, descendez donc !... On rigole !

Et ils descendent, en se tenant par le bras, les jambes molles, et se hâtant avec maladresse... Ils s'en viennent rigoler, avec les autres...

Mirador se soulève, prête à bondir... Un bruit confus arrive jusqu'à ses oreilles... Les bandits se défendent ?... Non, c'est fini... Plus rien... Pas un cri, pas un coup de feu !...

Le plan de Chevillat s'est exécuté jusqu'au bout, sans un accroc !...

(La suite au prochain numéro.)

LA FAUTE D'AMOUR

Grand roman de Passion

PAR MAXIME VILLEMER

DEUXIÈME PARTIE

Mortel Secret

VII (Suite.)*

Pierre pleure longuement, ne songeant point à retenir ses larmes ; Micheline est partie et ne viendra plus interrompre cette douleur poignante.

Il se leva, se dirigea vers la large baie de son cabinet, et, pour calmer la brûlure de son front, appuya son visage contre la vitre glacée.

Une à une, il vit les étoiles se lever, vit la lune apparaître à l'horizon illuminant de ses clairs rayons la longue avenue des Champs-Élysées, presque déserte à cette heure.

Dans ce silence il éprouve comme un soulagement ; et à mesure que les larmes viennent obscurcir sa vue, son cœur se reprend à battre plus régulièrement, et son esprit plus calme cherche à ressaisir les quelques bribes de la conversation entendue tout à l'heure derrière l'épaisse tenture séparant le boudoir du grand salon.

Micheline ne s'était point trompée : Pierre Dubreuil avait surpris une partie de son entretien avec Morgane.

Et maintenant, cet homme, droit et bon, se reprochait presque de n'avoir pas su vaincre sa curiosité.

A cette heure, il se demandait s'il n'eût pas mieux valu tout ignorer plutôt que de souffrir le mal inguérissable dont il ressentait maintenant les horribles atteintes.

Et il s'efforce de rappeler ses souvenirs, de rassembler les bribes de l'étrange et affreuse conversation entre Morgane et Micheline.

Il a été question d'un douloureux secret, d'un homme appelé Jean Bellanger ; mais maintenant il ne se rappelle pas autre chose ; il semble qu'un voile épais ait tout à coup recouvert son esprit, qu'un être invisible ait emporté tous ses souvenirs.

Tout à coup, il prend son front à deux mains, et il murmure :

— Micheline est-elle coupable ? Le nom que je lui ai si loyalement donné le traînerait-elle dans la boue ?

Près du feu il revient s'asseoir... et sanglote.

Dans le vaste cabinet une femme vient d'entrer lentement ; les épais tapis ont amorti le bruit de ses pas.

Près de Pierre Dubreuil, cette femme se penche.

C'est Lise, la bonne cousine Lise.

— Tu souffres ! dit-elle à Pierre, d'une voix très douce. Tu crains que Micheline ne déshonore notre nom ! J'étais là, près de cette tenture que je venais d'entr'ouvrir... et j'ai entendu tes cris de détresse.

Sur Lise éperdue, il leva ses yeux pleins de larmes.

— Tu étais là... tu as entendu ?

— Oui. Tout à l'heure, alors que tu sortais du grand salon, je t'ai rencontré ; ton visage était si pâle, si défait, que j'en ai été effrayée.

J'allais te suivre, entrer dans ce cabinet... mais Micheline m'a devancée.

— Ah ! ma pauvre Lise !...

Oh ! Lise le connaissait bien, elle, ce secret d'amour qu'elle lui cachait depuis tant d'années...

Et lui, très ému, et heureux de pouvoir déverser dans le cœur de cette femme dévouée toutes les douleurs du sien, raconte la conversation surprise tout à l'heure, dit l'odieuse secret qui, à tout jamais maintenant, l'accable et le brise.

Elle, émue, doucement le console.

* Voir les numéros 149 à 176.

— Écoute, lui dit-elle, depuis plus de seize ans je connais le secret d'amour de Micheline ; mais je peux t'affirmer que toujours ta femme a porté dignement ton nom.

— Tu savais ?... tu savais ?...

— Lise !... Lise !...

— Dès ce moment je m'attachai aux pas de Micheline... et bientôt je la vis se diriger vers la vieille chapelle en ruines.

« Ah ! la pauvre femme ! Elle était éperdue en pénétrant dans l'ancien



LA GOUTTE DE SANG. — « Hé ! Julot ! Hé ! Dédé ! Pourquoi ne remoniez-vous pas ? »

— Oui.
— Oh ! Lise !... Lise !...
— Depuis le jour de ton mariage je sais tout. Ah ! tu ne peux te figurer ma colère, mon indignation, en apprenant que Micheline en avait aimé un autre, en apprenant aussi qu'elle n'avait consenti à t'épouser que pour sauver son père !

« Te rappelles-tu ? Le jour de ton mariage, je me suis absentée quelques heures de Vertes-Feuilles ; et pendant cette absence le hasard voulut que je fisse une horrible découverte.

« Il était à Verrey, ce Jean Bellanger. Il était venu, comprends-tu, pour revoir la femme aimée qu'il perdait à jamais.

« Je l'aperçus sur la route de Salmaize ; alors, envahie tout à coup par un douloureux pressentiment, je me blottis dans la sente, près du bois... et je le vis remettre une lettre à une femme sortant à ce moment même du château.

« Aussitôt je compris qu'il voulait la revoir.

sanctuaire ou Jean Bellanger, debout, l'attendait.

— Lise !... Lise !...
— Je ne les perdis pas de vue ; cachée dans la futaie, tout près d'eux, je les apercevais et je pouvais entendre, dans le grand silence des bois, les moindres de leurs paroles.

« Mais, je te l'affirme, dans tout leur entretien il ne fut question que de toi.

— De moi ?...

— Oh ! j'entends encore Micheline te défendre chaleureusement, exalter ta bonté, ton grand cœur ; et à l'amant qui implorait, elle dit un éternel adieu.

Par pitié, Lise ne parla pas de l'enfant, malheureuse victime de la Faute d'amour ; à quoi bon briser le cœur de Pierre Dubreuil, de cet homme si confiant qu'une trop forte émotion pouvait tuer...

— Alors, reprit-elle, j'ai eu pitié de cette femme, et j'ai gardé le silence... tu étais si heureux, mon pauvre Pierre !

« Puis aussi n'avons-nous pas été bien

coupables tous deux d'avoir recherché, d'avoir voulu ce mariage ?

— Oui, ma pauvre Lise, nous avons été bien coupables...

— Et cette femme, je ne l'ai point condamnée, mais je l'ai plainte... car elle seule souffrait. Et, depuis plus de seize ans, tu vis en présence de cette souffrance sans la deviner, sans la comprendre ; depuis plus de seize ans Micheline a apporté dans cette maison sa jeunesse, sa beauté, sa grâce, s'efforçant de te rendre la vie douce et n'ayant jamais d'autre volonté que la tienne !

« Et, peu à peu, l'oubli s'était fait dans ce cœur de femme ! Qui donc alors a réveillé brusquement les souvenirs du passé... qui donc, si ce n'est la femme néfaste venue aujourd'hui jeter l'émoi dans cette conscience, troubler la paix dans laquelle nous vivions tous !...

« Cette femme est une maudite ! Maintenant, la menace aux lèvres, la haine au cœur, elle poursuivra sans cesse la malheureuse Micheline, exercera contre elle quelque odieux chantage !...

— La marquise de Presles... seule cause de tant de malheurs ! fit Pierre, en comprimant son front dans ses doigts crispés ; oui, c'est la marquise de Presles qui est venue me briser, me rendre fou !

— Micheline est digne de toi, mon pauvre Pierre. Oublie et pardonne... le passé est fini, mort à jamais !

— Je pardonne et j'essaierai d'oublier.

VIII

Or, pendant que se déroulait cette scène à l'hôtel Dubreuil, Morgane rentrait à son appartement du boulevard Saint-Michel.

Sa joie était grande ; elle triomphait...

Vivement elle se débarrassa de son manteau et aux pressantes questions posées par Victoire, sa femme de chambre, elle ne fit tout d'abord que d'évasives réponses.

— Enfin, songeait-elle, je tiens le bon bout et ma tranquillité est assurée pour de longs jours. Je vais pouvoir payer mes dettes, payer aussi le loyer de mon hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, ce charmant hôtel où je compte bien aller me retremper sous peu.

Elle s'assit à un petit bureau Louis XV ouvrit des tiroirs, et se prit à feuilleter de nombreux papiers : notes du tapisier, du boucher, du boulanger... et elle se mit à établir ses comptes.

Puis elle tira de sa poche les trente billets de mille remis par Micheline, et avec un sourire de parfaite satisfaction, les compta et recompta maintes fois.

Alors, radieuse, ne pouvant dissimuler sa joie, elle sonna Victoire, sa femme de chambre, depuis longtemps déjà devenue sa confidente.

— Tu sais, lui dit-elle, nous voilà tranquilles toutes deux. On va payer tous ces gueulards de créanciers ; mais que ces gaillards-là ne mettent plus jamais les pieds ici... j'en ai assez, moi.

— Et moi donc ! fit Victoire en jetant un regard de convoitise sur les billets bleus étalés devant elle.

Et, d'un ton ironique, Victoire ajouta :
— Madame a de la veine : hier elle n'avait pas le sou, et aujourd'hui la voilà calée pour longtemps. Maintenant elle n'a plus à craindre la vente du mobilier de son hôtel, ce beau mobilier que des brocanteurs peu scrupuleux auraient acheté presque pour rien.

— Ainsi, tu ne sais rien encore ? fit Morgane d'un ton glacial. Si tu m'avais accompagnée à l'hôtel du bois de Boulogne, tu aurais constaté que beaucoup d'objets d'art — et en particulier mes plus beaux bronzes — ont disparu.

— Les cambrioleurs, sans doute.

— Les cambrioleurs ont bon dos. Non, ce ne sont pas des cambrioleurs.

— En tout cas, ce n'est pas moi.

— C'est le cocher de rencontre et la cuisinière d'occasion — ces deux propres-à-rien introduits par toi dans ma maison, qui m'ont pillée.

— Dame, Madame ne les payait pas...
— Tous vous m'avez assez grugé !
Et, quand je pense aux bombances qu'on s'offrait à la cuisine en mon absence, j'en suis encore écœurée.

— Faut bien que l'argent roule... et Madame gagne l'argent si facilement !
Victoire avait la riposte acerbe ; — mais Morgane, qui, pour rien au monde, n'eût voulu se priver des services de sa femme de chambre, se garda bien de relever cette insolence.

Elle se contenta de renvoyer Victoire d'un geste sec.

— Tout de même il me faut filer doux devant cette fille, murmura la marquise de Presles ; elle en sait trop long sur mon compte.

Soucieuse, elle passa dans le salon où Daniel venait d'entrer.

Le jeune homme paraissait triste ; ses rides creusaient son front.

— Tu arrives seulement ? demanda Morgane.

— J'ai passé une partie de la journée chez Mme de Kernoël, puis aussi j'ai eu le plaisir de rencontrer un de mes meilleurs amis : le médecin militaire Hervé d'Hérouville.

— Il faudra me présenter cet ami, dit Morgane.

— Il viendra déjeuner avec nous demain, si toutefois vous le permettez.

— Comment... si je le permets ? mais n'es-tu pas chez toi ici, mon enfant ?

Elle resta quelques instants silencieuse ; — puis, d'un ton un peu inquiet :

— Alors, tu as vu ton oncle André de Kernoël ?

— Oui, maman ; et nous avons causé longuement tous deux dans son fumoir.

— Ah !

— Je lui ai demandé pour quelles raisons vous ne veniez jamais chez lui.

Morgane tressaillit.

— Mais il ne m'a fait que d'évasives réponses, reprit Daniel ; — incompatibilité d'humeur, m'a-t-il dit.

— Certes, il a raison ; — nous nous détestons tous deux. Puis Coralie est devenue si arrogante depuis qu'un cousin imbécile leur a légué le superbe hôtel dans lequel ils sont maintenant installés.

— Oh ! maman, Mme de Kernoël est vraiment très bonne pour moi ; quant à vos nièces... elles sont charmantes. Ah ! cette Gaétane ! cette Blanche !... quelles ravissantes créatures toutes deux ! J'éprouve un vrai bonheur à les voir chaque jour, à vivre un peu de leur vie...

— Tu vis trop de leur vie depuis que tu es du retour du Sénégal, fit Morgane d'un ton glacial. Crois-tu donc que le jour où tu devras quitter Paris tu ne souffriras pas de cette séparation forcée ?

« Certainement, tu aimeras l'un ou l'autre de ces jeunes filles... et ce sera pour toi un grand malheur, car, — sois-en bien persuadé — jamais André de Kernoël ne t'acceptera pour gendre.

C'était la seconde fois que Morgane faisait cette réflexion à Daniel ; et encore aujourd'hui le jeune homme reçut au cœur un choc douloureux.

Un instant, il ferma les yeux, comme pour se recueillir ; — puis, d'un ton d'amertume profonde :

— Je ne défendrai jamais mon cœur contre un tel amour ! Nous naissons chacun avec une destinée plus ou moins belle, plus ou moins triste... et j'ai idée, moi, que la mienne sera terrible. Un mauvais génie a présidé à ma naissance, et je ne pourrai me dérober à ses coups. Ma foi, tant pis... advenue que pourra !

— Mais la destinée, quelque mauvaise soit-elle, peut se modifier.

— Non, on ne la modifie point... on la subit ! Et je subirai la mienne sans une plainte, car mes plaintes seraient autant d'injures pour vous.

« Vous n'allez point à l'hôtel de Kernoël ; — eh bien ! mon devoir est d'espacer peu à peu mes visites, et de les supprimer complètement. Je ne puis aller où vous n'allez pas !... »

« Et puis, et puis, j'ai bien d'autres pensées, bien d'autres soucis en tête, car maintenant je n'ignore pas que vous êtes tombée dans une gêne frisant la misère.

« Vous ne songez donc pas, mère, à ce que vous allez devenir ! Moi non plus je ne roule pas sur l'or, mais néanmoins je vous offre mon logis et le peu que je

gagne ; — mon devoir n'est-il pas de tout partager avec vous, mère ?... »

— Tu es vraiment bien-mal renseigné, fit Morgane en tirant de sa poche une liasse de billets de banque qu'elle tenait de la générosité de Micheline.

A la vue de tous ces billets bleus les yeux du jeune homme s'assombrirent.

— Ce n'est point Mme de Kernoël qui vous a donné tout cet argent, dit-il ; alors qui donc ?... madame Dubreuil peut-être.

— N'est-ce pas son devoir ?

— Ainsi c'est elle qui vous est encore venue en aide ? fit Daniel les yeux humides.

« Oh ! la sainte... la sainte ! Elle, à qui vous avez cependant fait tant de mal, elle a consenti à vous recevoir, à vous sortir de peine — car vous étiez dans la peine, n'est-ce pas, mère ? Pour mener à Paris la vie qui est la vôtre il faut beaucoup d'argent, et j'en suis même encore à me demander comment vous avez pu faire face à des dépenses excédant vos ressources.

— Je possédais des économies.

— Mais ces économies ont fondu ; elles n'existent plus puisque Mme Dubreuil a été obligée de vous aider, fit Daniel avec effort. Mais cet argent vous a été remis à titre de prêt, et il faudra bien songer à le restituer un jour.

— Oui... avec les économies que tu réaliseras sur ta solde, fit Morgane en haussant les épaules.

« Ah ! si tu l'étais lancé soit dans l'industrie, soit dans les arts, je n'aurais pas été obligée de m'humilier devant cette Micheline exécrée — car je la hais toujours d'une haine violente, profonde, et il m'est pénible que tu ne partages pas les mêmes sentiments à son égard.

— Moi, je la respecte, moi je l'admire...

Un coup discret frappé à la porte du salon interrompit ces confidences.

— Entrez !... fit Morgane.

Victoire parut une lettre à la main. Morgane déchira l'enveloppe... et lut :

« Madame,

« Jamais je ne me résoudrai à demander à mon mari les trente mille francs que vous exigez encore.

« Je vous ai donné tout ce que je possédais ; — ne comptez donc plus sur moi.

« MICHELINE. »

Morgane reposa tranquillement la lettre sur la table ; — elle paraissait calme, mais un éclair de joie passait dans ses yeux.

Cette lettre, imprudemment écrite par Mme Dubreuil, était une preuve du secret terrible qui liait l'une à l'autre : — maintenant, la marquise de Presles tenait dans ses mains la preuve du déshonneur de sa belle-fille.

« La lutte va commencer entre nous, plus âpre que jamais, pensait Morgane... nous verrons bien qui d'elle ou de moi triomphera ! »

Et, jetant sur Daniel un regard hautain :

— Si je te racontais le passé de Micheline, de cette femme dont tu es l'ami dévoué, tu ne dirais plus en parlant d'elle que c'est une sainte.

— Mme Dubreuil est la meilleure des créatures qui soient au monde.

— Elle est l'ennemie de ta mère ; et pour ce seul fait tu devrais la haïr.

— Je l'estime et je l'aime comme j'eusse aimé ma sœur si j'en avais une. Jamais je n'oublierai combien, dans mon enfance, elle m'a comblé de tendresses, là-bas, à Vertes-Feuilles, dans la vieille demeure où elle eût pu cependant me considérer comme un étranger !

— Moi, je la hais !...

— Oh ! maman !...

— Moi, je n'ai rien oublié, reprit Morgane ; — cette sainte, comme tu l'appelais tout à l'heure, était avant son mariage, une fille déshonorée.

— Elle ?... allons donc !

— Elle avait un amant... elle avait un enfant !

— Je ne vous crois pas...

— Rien n'est plus vrai, cependant.

— Mais alors... cet enfant... qu'est-il devenu ?

La question était nette ; — Morgane tressaillit.

— Je ne sais pas, répondit-elle ; — Micheline ne m'a pas donné sa fille à garder, que je sache.

— Oh ! murmura le jeune homme, il

y a là-dessous — je le pressens — une infamie que vous me cachez et que

Micheline ne vous pardonne pas !

Et, fiévreux, il quitta le salon, blessé au cœur par ces douloureuses confidences.

IX

Dans la maison Bellanger, Hervé d'Hérouville occupait une petite chambre aménagée avec tout le confort désirable par Delphine, qui s'ingéniait à faire en sorte qu'Hervé ne se trouvât point trop dépaycé dans le faubourg.

Cependant, l'humeur, autrefois si gaie, du jeune homme s'était singulièrement assombrie.

Chaque soir, après le dîner, Hervé trouvait des prétextes pour s'esquiver : il allait au théâtre, disait-il, ou bien allait à un rendez-vous d'amis — d'anciens camarades du Val-de-Grâce ou du régiment.

Delphine et Marcel s'inquiétaient de ce changement survenu dans les habitudes du jeune homme et se demandaient quel événement avait pu modifier ainsi la façon de vivre, autrefois si calme, de ce neveu adoré.

C'était leur enfant, cet Hervé d'Hérouville. Avec dévouement, ils l'avaient élevé ; pour lui, ils avaient caressé les plus douces espérances.

Jamais il ne leur avait causé le moindre souci ; toujours il s'était montré bon travailleur et parfaitement armé pour soutenir toutes les luttes de la vie.

En dehors des Bellanger, rien n'existait pour Hervé d'Hérouville ; près d'eux, il passait tous ses moments de loisir.

Et voilà que, tout à coup, ses habitudes changent. Hervé sort beaucoup, rentre tard le soir, et passe son temps à courir dans Paris, à se laisser.

— Sais-tu, disait Marcel à Delphine quand, le soir, ils se retrouvaient seuls dans leur appartement, le petit doit être amoureux.

— C'est de son âge.

— Mais il poursuit un rêve irréalisable.

— Le crois-tu ?

— J'en suis sûr.

Et comme Delphine ne comprenait pas les insinuations de son mari, Marcel dut mettre les points sur les *i*.

— Il est amoureux de Mlle Gaétane de Kernoël... comprends-tu ?

— Eh bien ! tant mieux — ils se marieront...

— Ah ! Delphine, ma petite femme aimée, crois-tu donc qu'un Kernoël, le dernier d'une vieille race, consentirait jamais à donner sa fille au neveu d'un marchand de meubles du faubourg Saint-Antoine ?

« Moi, vois-tu, tout ce que est noblesse m'épouvante... j'ai eu sous les yeux de si tristes choses.

— C'est vrai, les de Presles se sont joués de Jean.

— Et tu voudrais que notre Hervé s'expose aux mêmes déresses ? fit Marcel en haussant les épaules.

— Toutes ces craintes-là sont peut-être injustifiées : il est probable qu'Hervé ne songe nullement à Mlle de Kernoël, à cette Gaétane si parfaite, paraît-il.

— Je le souhaite vivement.

— J'en aurai le cœur net... j'interrogerai Hervé.

Et voilà pourquoi, un matin, Delphine, après avoir frappé à la porte d'Hervé, pénétrait doucement dans la chambre du jeune homme.

Hervé achevait sa toilette et se préparait à sortir.

— Tu allais déjà filer ? fit Delphine en embrassant tendrement son neveu.

— Mais oui, petite mère.

— Eh bien ! mon petit, je te demande de retarder un peu ton départ ; j'ai à causer avec toi.

— J'ai une bonne demi-heure à te donner, fit Hervé en consultant sa montre.

— Alors viens t'asseoir là, en face de moi.

— Mais c'est une confession, cela.

— Une vraie confession, mon petit ; et je serais heureuse, bien heureuse, si tu voulais m'ouvrir tout ton cœur.

— Je n'ai pas de secrets pour toi, petite mère.

— Bien vrai ? Tu ne mens pas ?

Hervé tressaillit.

Enhardie, Delphine reprit :

— Tu es amoureux...

— J'aime toutes les femmes, fit Hervé en riant nerveusement.

— Aimer toutes les femmes, c'est n'en aimer aucune, riposta Delphine en riant elle aussi. Mais, va, mon petit, je te connais : tu n'aimes pas toutes les femmes, tu en aimes une... une seule.

— Mère, il y a des choses intimes qu'il ne faut pas chercher à découvrir, fit Hervé d'un ton glacial ; et si je ne vous les ai point dites, ces choses, c'est qu'il ne me plaisait point de les dire.

— Oh !... Hervé !...

Jamais le jeune homme n'avait ainsi parlé à Delphine ; aussi les yeux de la digne femme se mouillèrent de larmes.

— Je te croyais mon fils, reprit-elle... je me suis trompée ! Mais laisse-moi te dire que tu te lances dans une voie néfaste. Tu aimes Mlle de Kernoël... et cet amour sera pour toi la cause de bien des chagrins...

« Crois-moi : ne cherche point à sortir de la sphère où toujours tu as vécu ; là est pour toi le calme, là est le bonheur ! »

« Depuis ta rencontre, au bois de Boulogne, avec cette jeune fille, depuis la visite que tu fis aux Kernoël, à leur hôtel, tu n'es plus le même. Maintenant, je le comprends, tu es en pleine déroute puisque tu te caches de Jean, tu te caches de Marcel... tu te caches de moi ! »

— Vous me faites de la peine, une grande peine, dit Hervé en cherchant ses gants qu'il ne trouvait point ; — et pour couper court à tout cela, pour vous tranquilliser, petite mère... eh ! bien, je vais demander au ministre, aujourd'hui même, de m'envoyer le plus tôt possible dans un poste éloigné de France.

— Mais tu arrives du Sénégal...

— J'irai en Cochinchine... et tout sera dit.

— Oh ! vilain enfant, fit Delphine en serrant Hervé dans ses bras ; j'espère bien que tu ne me feras pas cette peine...

Il partit, sans dire où il allait, laissant Delphine froissée, blessée au cœur par cette indifférence à laquelle elle n'était point habituée.

A Marcel elle ne dit pas un mot de cette conversation ; mais elle remonta à son appartement, s'enferma dans sa chambre et pleura longuement.

C'était les premières larmes qu'Hervé lui faisait verser ; c'était le premier chagrin qu'elle éprouvait, elle dont la vie avait toujours été si douce, si calme.

Maintenant elle allait avoir un secret pour Marcel, pour ce mari aimé à qui elle avait toujours confié toutes ses pensées.

Pour elle aucun doute n'existait plus à présent : — Hervé aimait Gaétane, la fille aînée des Kernoël, l'enfant de cet homme aux principes rigides et réfractaire aux idées nouvelles !...

Et, tandis qu'elle cherche dans sa pensée le moyen d'arracher cet amour du cœur d'Hervé, le jeune homme, pensif, gagne la Bastille.

Puis il se fait conduire au café, où il a rendez-vous avec Daniel à dix heures ; or il est à peine neuf heures et demie, il a donc du temps devant lui.

Alors, heureux d'être seul, il remonte les boulevards jusqu'à la Madeleine.

C'est là que déjà il a rencontré Gaétane ; là qu'il l'apercevra peut-être aujourd'hui, agenouillée dans l'ombre d'une obscure chapelle.

Et c'est là qu'il la revoit encore ce matin-là.

Jamais elle ne lui a paru si belle ; mais jamais aussi il ne l'a vue si triste.

Et cette tristesse, empreinte sur ce jeune visage, a une poignante expression d'angoisse.

Il ne se montre pas ; elle ne voit pas, dans les leurs adoucies des vitraux, un jeune homme immobile, la dévorant du regard.

Puis elle s'en alla, suivie de sa femme de chambre.

Il ne la suivit point.

Hypnotisé, comme retenu aux dalles sonores de la nef, il resta là longtemps, les yeux baissés, cherchant dans sa pensée, dans le fond de son âme, la vision envolée.

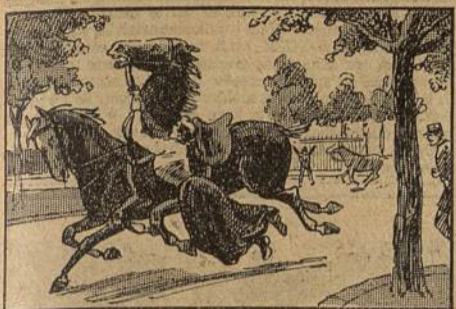
Enfin, il quitta l'église, lui aussi.

(La suite au prochain numéro.)

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

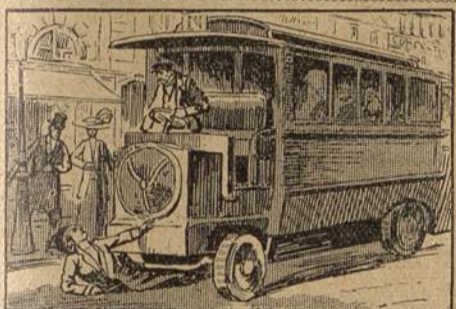
UNE FEMME COURAGEUSE. — Dans une allée du Bois de Boulogne trois chevaux de selle, tenus en main par un palefrenier, s'emballaient au passage d'une automobile et



débouchèrent à la Porte-Maillot. Mme veuve Delaplante se précipita. La courageuse femme, après avoir été traînée par les animaux, put arrêter deux d'entre eux. PARIS.



LA PEUR DES BANDITS. — Quai des Grands-Augustins, un marinier voyait une jeune femme se précipiter dans la Seine. Il sauta dans une embarcation et put sauver la désemparée. La malheureuse qui s'imaginait être poursuivie par des bandits avait voulu échapper ainsi à leur persécution. PARIS.



ÉCRASÉE PAR UN AUTOBUS. — Rue du Caire, une jeune femme de 30 ans traversait la chaussée au moment où arrivait un autobus. Elle ne put se garer et la lourde machine lui passa sur le corps. On dégagna non sans peine l'infortunée qui, couverte d'atroces blessures, expira presque aussitôt. PARIS.

HENRI MONNIER ET LE BOURREAU

Un jour, Henri Monnier, en train de deviser dans un café avec des amis, voit entrer un bon bourgeois et sa femme qui viennent s'asseoir à côté de lui et entament une bruyante partie de dominos.

Pour se débarrasser de ces deux intrus, il a une idée macabre.

D'une voix solennelle, s'adressant à ses amis : — Parfaitement, messieurs, dit-il, il n'y a point de sots métiers, il n'y a que de sottes gens, et j'ai le plus profond mépris pour les personnes qui refusent de faire commerce avec moi. Que suis-je donc, en effet, sinon un rouage essentiel de la machine sociale ? Toutes les fois que j'ai l'honneur de guillotiner un grand criminel, je mets une redingote, une cravate blanche, je me fais friser les cheveux et je me dis que j'accomplis un sacerdoce.

La femme et le mari se regardèrent et cessèrent de jouer aux dominos.

Henri Monnier continua :

— On prétend que je porte malheur : c'est faux ! On assure que mon contact est fatal : n'en croyez rien ! On affirme que toutes les fois que je marche sur les pieds d'un homme, cet homme me passe infailliblement par les mains dans l'année... Ce sont des mensonges !

Pour le coup, le joueur de dominos quitta le café : il venait de sentir le pied de Monnier s'appuyant sur le sien.

UN SUICIDE PAR L'ABSINTHE

Les voisins d'un manoeuvre, demeurant à Oullens, n'ayant pas aperçu leur voisin, inquiets, ont pénétré dans son appartement, où ils ont trouvé l'infortuné étendu sur le plancher, ne donnant plus signe de vie.

Malgré tous les soins que purent lui donner les témoins, Stender expirait quelques instants après.

Un docteur constata le décès, dû à une crise convulsive d'absinthe absorbée.

MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

DEUX VERDICTS STUPEFIANTS. — Au lieu de redoubler de sévérité à l'égard de tous les bandits, apaches et malandrins qui, chaque jour de plus en plus nombreux, viennent renforcer l'armée du crime, le jury capitule, le jury désarme, le jury acquitte...

Le jury de la Seine a déclaré non coupables trois jeunes malfaiteurs, de 18, 19 et 20 ans, qui étaient accusés d'avoir tenté, par la violence, de cambrioler un artiste peintre de Sceaux, avec cette circonstance qu'ils la savaient sourde et vivant seule dans un pavillon isolé.

Mme Herbuté de Bute, qui, grâce à sa présence d'esprit, put échapper à ses agresseurs, habite un chalet rustique au milieu d'un jardin bordant la rue de Bagnoux. Par un après-midi de janvier, comme elle lisait près du feu, dans sa chambre à coucher, tout à coup deux individus pénétraient dans la pièce et, tandis que l'un d'eux, petit, imberbe, mais robuste, se jetait sur elle, l'empoignait d'une main à la gorge et de l'autre lui comprimait le visage, le babourant de ses ongles, l'autre, plus grand, fracturait les tiroirs. Un troisième faisait le guet dans le jardin.

Courageusement, la pauvre femme se débattit et, réussissant à se dégager de l'étreinte de son agresseur, elle saisit un poignard qu'elle avait toujours sur elle. D'un geste rapide, elle en porta un coup à la poitrine de son étrange meurtrier, qui l'évita par un brusque mouvement en arrière. Mme Herbuté de Bute s'enfuit alors dans le jardin en criant : « Au secours ! » non sans avoir pris dans un meuble un revolver chargé de deux balles. Entendant les cris d'appel les malfaiteurs sortirent précipitamment et, apercevant leur victime, ils se jetèrent une seconde fois sur elle et la renversèrent sur le sol boueux. La malheureuse femme, par un effort surhumain, parvint à se remettre debout et tira sur eux deux coups de revolver, mais ne les atteignant pas, car ceux-ci, à la vue de l'arme, détalèrent au plus vite.

Et voici que le jury vient d'accorder un satisfecit à Léard, qui avait sauté à la gorge de l'artiste peintre, à Gugnon, qui avait cambriolé la chambre, et à Lebas, qui avait fait le guet dans le jardin, alors que ces trois jeunes malandrins avaient avoué leurs méfaits. A la barre, la défense n'osa même pas prononcer le mot « acquittement », et se borna simplement à demander la pitié.

Le même jury a acquitté une femme qui, par jalousie, avait assassiné son mari et la tante de celui-ci.

AGRESSION ET VOL. — La cour d'assises de la Loire a condamné à dix ans de travaux forcés et à la rélegation, le nommé Pierre Chassagneux, âgé de 32 ans, revendeur, accusé d'avoir maltraité et dévalisé un passant.

NON COUPABLE ET COUPABLE. — L'instituteur Vignoud, âgé de 19 ans, qui entretenait des relations avec Mlle Claudia Boulanger, âgée de 17 ans, fut surpris, le 23 novembre dernier, dans sa chambre avec son amie, par le père de la jeune fille.

Les deux amants décidèrent alors de se tuer. Vignoud tira un coup de revolver sur Claudia qui fut tuée net et retourna ensuite son arme contre lui-même ; mais il survécut à ses blessures.

Le jury devant lequel il vient de comparaître pour avoir tué sa maîtresse, a rendu un verdict étrange.

Vignoud a été, en effet, acquitté, mais il sera tenu de payer 3 000 francs de dommages-intérêts.

LES AMIS DE BONNOT. — La sanglante tragédie qui fit peser pendant trop longtemps sur notre pays un si terrible cauchemar a eu à la Cour d'assises du Rhône un écho lointain.

Les accusés qui comparaissent sont Petitdemange et les époux Thollon. Le premier fut l'associé de Bonnot le bandit ; Thollon était gardien du cimetière de la Guillotière et logeur de Bonnot, qui avait fait sa maîtresse de la femme Thollon. Ils sont inculpés, le premier de complicité dans de nombreux cambriolages, vols d'automobiles, de motocyclettes et autres machines, les époux Thollon, de complicité par recel, car c'est chez eux que le bandit avait déposé et caché la moitié des 40 000 francs dérobés à un notaire de Vienne.

Au début de l'audience, le président Genevey déclare : « Attendu que l'accusé Bonnot est décédé le 28 avril dernier, déclarons la poursuite éteinte en ce qui le concerne, et ordonnons qu'il sera passé outre aux débats. »

Après lecture de l'acte d'accusation concernant les interrogatoires, Petitdemange déclare avoir ignoré la provenance des objets retrouvés chez lui lors de la perquisition.

La femme Thollon et son mari affirment qu'ils n'ont jamais su que Bonnot avait dissimulé chez eux vingt billets de mille francs et des produits pour la confection des bombes.

Après avoir entendu le seul témoin cité par la défense, M. Astie, avocat général, prononce son réquisitoire.

Il montre le caractère permanent et solidaire de la première bande Bonnot, cimentée par de communes idées anarchistes ; puis il s'emploie à prouver la complicité plus particulière de la

femme Thollon dans les vols commis et il termine en requérant un verdict exemplaire.

Après les plaidoiries, celle notamment de Me Valansio, qui invite le jury à écarter le fantôme de Bonnot de ses préoccupations et à ne juger que les faits, le jury entre en délibération.

Il en ressort, porteur d'un verdict affirmatif, écartant les circonstances aggravantes pour les trois accusés et accordant à Thollon les circonstances atténuantes.

La Cour, après en avoir délibéré, condamne la femme Thollon à quatre ans de prison, Petitdemange à un an de prison et Thollon à un an de prison avec sursis.

LE CRIME DE LA RUE FONDARY. — Un fondeur sur cuivre, Louis Blavier, né à Saint-Quentin, le 30 janvier 1875, avait vécu pendant sept ans avec une fille Joséphine Owinsky, âgée de 40 ans.

Au mois d'août 1911, celle-ci le quitta pour aller vivre avec un ferrassier, Armand Mathieu, âgé de 33 ans, dans son hôtel garni de la rue Frémicourt. Blavier vint les y trouver à plusieurs reprises, paraissant accepter cette nouvelle situation. En réalité, il méditait une vengeance et ne tarda pas à laisser éclater ses projets.

Il passa la nuit du 17 au 18 décembre dernier dans la chambre de Mathieu et de Joséphine Owinsky, mais, alarmés par les propos menaçants qu'il leur tint dans la journée du 18, ceux-ci refusèrent la nuit suivante, et Blavier dut se contenter de coucher sur le palier.

Le 20 décembre, après s'être muni d'un rasoir et s'être mis à la recherche de Mathieu et de son ancienne compagne, qui avaient quitté, le 19, le garni de la rue Frémicourt, Blavier finit par les rencontrer tous deux rue Fondary. Sans un mot, brusquement, il se jeta sur Joséphine Owinsky et lui trancha la gorge avec le rasoir.

Il fut arrêté presque aussitôt par un passant, professeur de boxe.

Blavier a comparu devant la Cour d'assises de la Seine pour assassinat.

Il a reconnu les faits, niant seulement la préméditation.

Le Dr Vallon, médecin légiste, l'a déclaré alcoolique, épileptique, et a dit considérer sa responsabilité comme atténuée.

Blavier a été condamné à dix ans de travaux forcés.

LE CRIME D'ACHÈRES. — La Cour d'assises de Seine-et-Oise a jugé le cordonnier André Heurtin, d'Achères, accusé de tentative d'assassinat.

Son crime remonte au 15 février dernier.

A cette date, deux vieilles demoiselles, les sœurs Marie et Elisabeth Kretzinger, âgées respectivement de soixante-treize et soixante-deux ans, furent trouvées inanimées dans le pavillon qu'elles occupaient depuis longtemps déjà, 2, avenue de Poissy, à Achères.

L'une, Elisabeth, ne portait aucune blessure mais avait cessé de vivre. Elle gisait sur le plancher de la salle à manger ; l'autre, Marie, respirait encore, mais portait une affreuse blessure à la tête, d'où le sang s'échappait abondamment. Elle avait été assaillie dans sa cave où on la retrouva.

Marie Kretzinger, grâce aux soins qui lui furent donnés, put être rappelée à la vie. Elle est aujourd'hui rétablie et pourra venir déposer à l'audience.

Les recherches pour retrouver le coupable furent assez difficiles au début. On crut d'abord à une pluralité d'auteurs, car on avait trouvé, placés en évidence dans le pavillon, six verres ayant contenu du liquide, Mais, on le sut plus tard, ce n'était là qu'une habile mise en scène qui avait été imaginée par l'unique coupable, André Heurtin, afin de dérouter la justice dans ses recherches.

Désireux de sortir de l'état de gêne dans lequel il se trouvait, Heurtin avait tenté de dévaliser les demoiselles Kretzinger, qu'il savait être en possession d'économies.

Après un sévère réquisitoire de M. le substitut Dumas, qui réclamait une peine exemplaire contre André Heurtin, Me Robert Mesplier, du barreau versaillais, a, dans une habile plaidoirie, sollicité l'indulgence du jury pour son triste client.

La parole du défenseur a été écoutée, car après une heure de délibération, les jurés sont revenus avec un verdict affirmatif, mitigé de circonstances atténuantes.

En conséquence, Heurtin s'est entendu condamner aux travaux forcés à perpétuité.

UN NOTAIRE FAUSSAIRE. — Le notaire Legard, de la commune de Sixt, qui s'enfuit, en janvier 1908, en Angleterre, en laissant un passif supérieur à 500 000 francs, fut arrêté, en novembre 1910, à Paris, au quartier de Grenelle, où, sous un faux nom, il était comptable d'une maison de commerce.

Accusé d'abus de confiance et de faux, le jury l'a condamné à sept ans de travaux forcés.

UN FRATRICIDE. — La Cour d'assises de l'Yonne a condamné à vingt ans de travaux forcés le nommé Julien Jeully, bûcheron, âgé

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

UNE AUTO DANS UN TROUPEAU. — Un berger suivait la route nationale, conduisant son troupeau de moutons. Une auto arrivait à toute allure. Effrayés, les animaux par-



tirent à la débânde et vinrent se placer devant la voiture qui en écrasa six et en blessa plusieurs autres. GAZERAN.



NOYÉE DANS UN Puits. — En tirant de l'eau de son puits, une femme tomba au fond. Son fils, ne la trouvant pas dans son habitation, se mit à sa recherche. Mais ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi qu'il découvrit au fond du puits le cadavre de sa mère. CERGY.



UNE VOITURE DANS UN FOSSE. — Un entrepreneur de maçonnerie se rendait en voiture à la gare, en compagnie de son père et de son oncle. Le cheval s'emballa et bientôt l'attelage culbuta dans un fossé. Les trois voyageurs furent relevés grièvement blessés et ramenés à leur domicile. BRUNOY.

de vingt et un ans, qui, dans le bois Aillant, au cours d'une querelle, tua à coups de fusil et de revolver son frère, Raymond, et un bûcheron, Gibault, qui travaillait avec lui.

Julien Jeully a bénéficié des circonstances atténuantes.

A L'ÉTRANGER

UN JUGEMENT SINGULIER. — Le tribunal criminel de Londres a condamné sans appel un nommé William Tebbitt qui, il y a quelques semaines, a tiré plusieurs coups de revolver sur M. Rothschild, sans cependant le blesser, à vingt ans de prison et ensuite à l'internement perpétuel dans une maison d'aliénés.

Les médecins légistes, chargés d'examiner Tebbitt, l'avaient pourtant formellement reconnu comme fou et irresponsable.

NOCES D'OR TRAGIQUES. — La Cour de cassation de Pilsen a condamné à la pendaison une meurtrière de soixante-treize ans.

Elle avait tué son mari de trente-deux coups de hache le lendemain de leurs noces d'or.

AUTOUR DES COURSES

Entendu, à Paris, au départ d'un train pour les courses.

Un inspecteur de police, se promenant sur le quai, passe devant un wagon de première classe presque plein. Après avoir jeté un coup d'œil dans la voiture :

— Prenez garde ! dit-il, il y a ici deux bonneteurs.

— Ah ! bien ! s'écrie immédiatement un monsieur à la mise des plus élégantes, en se levant pour descendre, je ne tiens pas à voyager en une pareille société.

— Mais, dit un autre placé à l'autre bout du wagon, j'ai de l'argent sur moi. Je ne veux pas risquer de le perdre.

Et il descend également.

— Là, dit tranquillement l'inspecteur, maintenant vous pouvez être sans inquiétude : ils sont descendus tous les deux.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

CHEVAL EMBALLÉ. — Vers six heures et demie du matin, le cheval d'un charcutier s'est subitement emballé, au moment où le garçon charcutier l'amenait auprès de la maison de son patron pour le chargement de la voiture. L'animal, après avoir renversé le jeune commis, âgé de 16 ans, qui eut une côte brisée partit à toute allure dans la direction de Condé, qu'il traversa, bousculant une voiture de coquetier et renversant, sans le blesser toutefois, un cultivateur. Fort heureusement M. Georges Baudoin, bourrelier, qui s'était mis à la poursuite de l'animal, monté à bicyclette, put le rejoindre sur la route de Recouvance et l'arrêter avant qu'il ait pu commettre d'accident plus grave.
CHATEAUBRIAND.

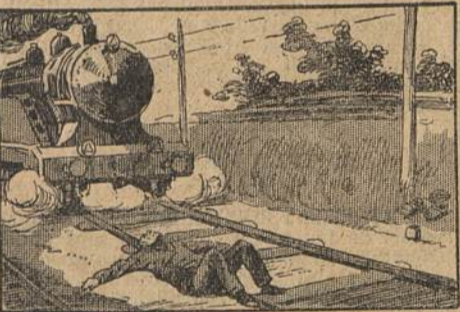


DOUBLE SAUVETAGE. — Une péniche chargée de scories était halée par la femme et la fille du pilote. Mais la péniche, chassée brusquement au large par un coup de vent, entraîna les deux femmes qui tombèrent à l'eau. Le pilote abandonna son gouvernail, et sauta dans une barque. Il put ainsi sauver sa femme et sa fille qui avaient déjà perdu connaissance.
MÉZIERES.

ACCIDENT MORTEL. — Des agents du tramway ont découvert sur la voie ferrée de la ligne Jussey-Gray, à environ 150 mètres de la gare de Jussey-Ville, gisant dans une mare de sang, un homme de 85 ans, portant une grave blessure à la tempe. Le blessé, qui n'a pu articuler une parole, est mort quelques heures plus tard. On pense qu'il a été tamponné la veille, par le tramway arrivant à la gare de Jussey, à neuf heures du soir.
JUSSEY.



LA CHUTE D'UN BLOC. — Au fond de la mine, quatre mineurs étaient occupés à étayer un plafond dont la solidité paraissait suspecte. Un bloc de minerai se détacha et tomba sur les ouvriers. Deux d'entre eux furent gravement blessés. L'un d'eux, qui a la cage thoracique fracturée et une déchirure au poulmon droit, est dans un état désespéré.
MURVILLE.



SUICIDE D'UN VIEILLARD. — Résolu à mourir, un homme de 80 ans se rendit sur la voie ferrée. Il plaça ses sabots et sa casquette sur le trottoir et se coucha sur les rails. Un train arriva qui écrasa le désespéré, réduisant son corps en bouillie. On retrouva en gare de Toul des lambeaux de chair attachés aux roues.
BULLIGNY.

SOUS UN TUYAU. — Un jeune homme de 16 ans, demeurant à Danchev, était occupé à creuser un tuyau de plomb, lorsque par suite d'un faux mouvement, il vint à tomber.
Danchev chute, il se fit plusieurs contusions assez sérieuses.
TORCY.



LA MORT DU POCHARD. — Ivrogne invétéré, un homme de 69 ans qui venait de toucher une somme de 16 francs roulait d'auberge en auberge. En passant devant une fontaine, il voulut boire encore, bien que ce ne fût que de l'eau. Il buta contre une pierre, s'écrasant la tête et se fit au crâne une blessure qui entraîna la mort.
CORCIEUX.

FEMME DE COSAQUE

— Tu seras ma femme ! s'était écrié Ivan Pavlovitch, en serrant Louba dans ses bras, et la jeune femme, se détachant de son étreinte, s'était courbée bien bas devant lui, en étendant les bras, à la manière russe et simplement avait répondu :

— Tu seras mon époux !

Quelques semaines plus tard, aux fêtes de la Pentecôte, avec le printemps qui renaissait, le cosaque Ivan Pavlovitch épousait la belle Louba.

Ce fut une fête brillante, à laquelle se joignirent tous les amis du mari, cosaques comme lui.

Mais en célébrant cette union, la fête sainte n'avait point non plus été oubliée, ce furent deux jours pleins, deux longues nuits de bombances où le *vodhi* ne manqua pas de couler à flots.

Ivan était un grand beau garçon, dévoré de deux passions dominantes : la boisson et le jeu. La cérémonie nuptiale terminée, il courut rejoindre ses camarades, sans plus se soucier de Louba que si elle n'avait jamais existé.

Au matin du troisième jour, l'orgie achevée, les cosaques s'étaient réunis sur la place du marché montés sur leurs petits chevaux au poil rude et inculte.

Ils partaient en expédition pillarde dans une région éloignée, aux environs de la mer Caspienne.

Louba attacha ses deux beaux bras blancs autour du cou de son mari, et sans un mot de reproche, lui donna le baiser d'adieu auquel ils répondirent par un baiser sonore et brutal.

Puis la petite troupe s'éloigna au galop des chevaux qu'ils activaient encore de leurs cris gutturaux.

Louba, la jeune épouse délaissée, les suivit de loin des yeux... deux larmes roulèrent le long de ses joues, et, silencieuse, elle rentra dans sa demeure...

Une longue année se passa ainsi.

Dans le village, les femmes seules étaient restées, ainsi que quelques vieux cosaques, que l'âge seul avait empêchés de se joindre aux jeunes aventuriers.

Un seul homme se trouvait là aussi : Fédor Vossiatine, qu'une blessure dangereuse, reçue quelque temps auparavant, avait mis dans l'impossibilité de prendre part à l'expédition.

Si Ivan Pavlovitch était bel homme, Fédor ne le lui cédait en rien.

Il n'ignorait pas la conduite de son camarade à l'égard de sa jeune épouse, et s'était senti pris d'une grande pitié pour elle.

Se pouvait-il qu'un mari fût assez aveugle pour dédaigner ainsi pareille beauté ! Rendre malheureuse une pauvre femme qui ne le méritait pas ! Faire pleurer enfin ces yeux qui brillaient d'amour pour lui...

Graduellement la pitié de Fédor se transforma et il devint éperdument amoureux de la belle Louba.

Il n'ignorait pas ce qui l'attendait, si jamais Ivan se doutait de l'amour qu'il avait pour sa femme.

Dans un accès de jalousie féroce, il le tuerait probablement...

Fédor, pourtant, ne sut pas résister à la passion qui le dévorait, et un soir que Louba allait puiser de l'eau à la fontaine, il lui déclara les sentiments qu'il éprouvait pour elle.

— Tais-toi, Fédor, murmura-t-elle, tais-toi. J'aime Ivan, c'est mon mari, et je veux rester fidèle à la foi que je lui ai jurée.

Et il en était ainsi, chaque fois qu'il cherchait à la rencontrer pour lui parler d'amour.

Le manège de Fédor avait, néanmoins, été remarqué par les femmes du village qui chuchotaient entre elles...

Deux jours avant la Pentecôte, un an après, on entendit au loin le bruit d'une cavalcade, qu'accompagnaient de grands cris de joie...

C'était le retour de l'expédition des cosaques.

De toute part, femmes et vieillards se réunirent sur la place du Marché, accueillant à grandes accolades les pillards revenus chargés d'un énorme butin qui fut déposé en tas sur la place, pour être partagé le jour de la Pentecôte.

Louba, tout heureuse, sauta au cou de son mari et l'entraîna vers leur demeure.

Mais, le soir venu, Ivan Pavlovitch rejoignit ses compagnons d'armes et, comme un an auparavant, l'orgie recommença.

LA GALERIE DES BAISERS

La New-York Central Railway Company construit actuellement à New-York une gare terminus, véritable palais du confort et de l'agrément. Des salles d'attente luxueuses, aux colonnes de marbre, remplaceront les réduits d'une propreté douteuse que la plupart des Compagnies européennes mettent à la disposition des voyageurs. Des phonographes annonceront les retards et l'heure du départ des trains. Des escaliers roulants, des ascenseurs perfectionnés supprimeront les fatigues de la marche.

Mais l'architecte s'est surtout surpassé

Fédor, rôdant autour de l'habitation, se rencontra avec la jeune femme et lui dit :

— Tu vois, Louba, ton mari ne mérite pas l'amour que tu as pour lui... Il est encore en train de boire et de jouer aux dés avec les autres.

— C'est mon mari, se contenta-t-elle de lui répondre.

— Il te dédaigne, ne le vois-tu donc pas ? — C'est mon maître, libre à lui de faire ou non attention à moi.

— Ah ! si tu voulais, Louba, nous fuirions ensemble, loin, bien loin d'ici, où je saurais te rendre heureuse...

— Tais-toi, Fédor ! balbutia-t-elle encore, j'aime mon époux...

Et Vossiatine s'éloigna, sans plus ajouter une parole.

Jusqu'au lendemain soir, assez tard dans la nuit, Pavlovitch ne reparut pas au logis.

Il s'approcha de Louba en titubant, puis lui dit :

— Femme, prépare-toi à apprendre une mauvaise nouvelle...

— Qu'as-tu, Ivan ? demanda-t-elle anxieuse.

— Depuis hier, une déveine insolente me poursuit sans relâche. J'ai joué et perdu toute la part qui me revient du butin...

— C'est un malheur, Ivan, mais tu prendras double butin à la prochaine expédition...

— Comment partir ? J'ai joué et j'ai perdu mon cheval, mon harnachement, mes armes...

— Que veux-tu ? Tu emprunteras l'argent nécessaire à t'équiper, tu le rembourseras à ton retour...

— C'est impossible ! J'ai perdu trois cents roubles sur parole.

— Oh ! Ivan !...

— Et je dois les payer demain avant midi...

— Comment feras-tu ? interrogea-t-elle, en ouvrant de grands yeux.

Pavlovitch se tut, n'osant pas la regarder.

— Ecoute, Louba, c'est à Fédor Vossiatine que je dois cet argent...

— Fédor ?

— Oui. L'enjeu était de trois cents roubles ou... toi.

— Ivan ! s'écria Louba affolée, en portant les mains à son front. Deviens-tu fou ?

Moi ? Moi ? Tu as joué ta femme ?

— Ou trois cents roubles...

La jeune femme était atterrée.

— Un cosaque n'a que sa parole, reprit Ivan. Si demain à midi je n'ai pas payé, tu deviendras la compagne de Fédor.

— Oh ! m'infliger cette honte ! Etre vendue comme une esclave circassienne, moi fille de cosaque !...

— La paix ! fit l'autre, en la repoussant brutalement, comme elle venait l'embrasser pour le supplier de renoncer à son projet. Je suis le maître ici !...

Il était bien près de midi, ce jour de Pentecôte quand Ivan Pavlovitch, traînant derrière lui Louba tout en pleurs, parut sur la place du Marché.

Une foule énorme était réunie là, tant pour prendre part au partage du butin qui gisait toujours à terre, que pour assister à la remise de la jeune femme des mains de son mari en celles de Fédor qui attendait, debout, isolé de ses camarades. La nouvelle s'en était, en effet, vite répandue dans le village.

Louba se contenta de jeter un regard de mépris sur cette vague humaine...

Ivan, prenant sa femme par la main, la mit dans celle de Vossiatine en s'écriant :

— Fédor, je tiens ma parole. Hier soir tu m'as loyalement gagné. L'enjeu était trois cents roubles ou... Louba. Je n'ai pas l'argent, mais la voici, elle...

La jeune femme, baissant les yeux, toute rougissante, se laissait déjà emmener, docile, quand Pavlovitch, poussant un cri sauvage, bondit sur elle, le poignard levé...

La lame pénétra dans son sein jusqu'à la garde, et presque aussitôt elle s'affaissa dans une mare de sang...

Ivan se releva de toute sa hauteur, et les yeux fous, avec un ricanement féroce, il hurla :

— Mais je n'avais pas promis que tu l'aurais vivante !...

Et, portant l'arme à sa poitrine, il se fit justice.

H. SEVIN.

en réussissant à résoudre le problème des « adieux ». Les couloirs et les quais de nos gares sont bien souvent encombrés de personnes qui s'embrassent au moment de la séparation. Outre que ce spectacle n'est, paraît-il, pas très moral, la présence de nombreux couples enlacés, même pour une minute, gêne considérablement la circulation. La nouvelle station aura sa « galerie des baisers ». Les voyageurs seront invités à s'y rendre et, de cette salle élevée, ils pourront facilement observer l'arrivée et le départ des trains et prendre leurs mesures pour s'embarquer au moment opportun. Les murs et le toit de la galerie sont construits de manière à étouffer les bruits des adieux.

Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite et fin).

ACCIDENT SUR LE « NEW-YORK ». — Durant l'escale du paquebot « New-York », qui se rend à New-York, s'est produit un navrant accident, qui a vivement impressionné les passagers venus à Paris pour s'embarquer sur le transatlantique.

A bord du steamer « Trafic » qui transportait les voyageurs en rade, où le NEW-YORK avait mouillé, un chauffeur, âgé de 30 ans, par suite d'une glissade, a roulé dans la machine et, accroché à l'arbre de couche, il a fait de nombreux tours, se broyant les jambes et se mutilant atrocement. Retiré pantelant, il a eu cependant la force de dire : « Prévenez ma femme, elle est chez une amie ; opérez-moi vite, je souffre. »

Opéré immédiatement, le malheureux est mort peu de temps après.
CHERBOURG.



UN NAUFRAGE EN LOIRE. — Pour se rendre dans une île où se trouvaient des bestiaux, un homme prit place dans une barque avec deux de ses amis. Mais le courant était des plus rapides. Aussi la barque ne tarda-t-elle pas à chavirer. Les trois hommes nagèrent désespérément durant quelques minutes. Puis, entraînés dans un tourbillon, ils ne tardèrent pas à se noyer.
LAVAU.



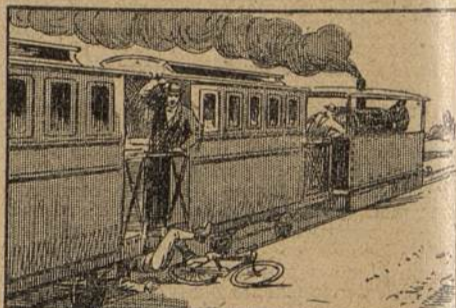
UNE CHARRETTE QUI CULBUTE. — A la gare de la petite vitesse, un employé aidait au chargement d'une petite voiture chargée de balles de calcots. Une des balles, ayant glissé, vint tomber d'une hauteur de 6 mètres sur le bout de la petite voiture qui maintenait l'employé. Le véhicule bascula et les deux brancards, frappant l'employé à la poitrine, le projetèrent sans connaissance sur le sol.
LILLEBONNE.

UNE COLLISION. — Dans la soirée un cultivateur à Lanrenières, quittait, en voiture, cette localité pour ragagner son logis.

Comme il arrivait rue des Canards, à l'endroit où coupe une route venant du Champ-de-Foire, il se trouva face à face avec une voiture qui venait du Champ-de-Foire.

Au même moment, arrivait, courant, un jeune homme âgé de 21 ans, charpentier. Celui-ci, qui n'avait pas vu les voitures, vint frôler la tête du cheval. Dans le mouvement qu'il fit pour éviter un choc, il se heurta contre un brancard et se dévota la poitrine.

On le releva sans connaissance et on le transporta à son domicile. Quelques instants plus tard il expira.
MACHECOUL.



ÉCRASÉ PAR UN TRAMWAY. — Mon é sur sa bicyclette, un garçon de 13 ans courait à côté du tramway à vapeur de Pélau. Pour se maintenir il appuyait sa main contre les wagons en marche. Mais sa main porta tout à coup dans l'intervalle compris entre deux wagons. L'imprudent roula sous une des voitures et fut broyé sous les roues.
RENNES.



ACCIDENT DE VOITURE. — Route de Rouen, un cultivateur conduisait par la bride un cheval ombrageux attelé à une voiture. Pris de peur le cheval projeta la voiture sur un autre véhicule. Dans le choc, le cultivateur fut projeté dans l'autre voiture qui, non attelée, bascula et se trouva les brancards en l'air. Le cultivateur eut le cuir cheville arraché.
LILLEBONNE.

LE KNOT

Depuis quelque temps, les journaux ont publié de nombreux articles agitant la question des châtimens corporels à infliger aux malfaiteurs. C'est que devant l'audace et la férocité croissantes des « professionnels du crime », l'opinion publique, justement émue, réclame une répression sévère qui puisse les effrayer, un châtiment réel, douloureux, et non pas une villégiature à Fresnes ou la vie tranquille dans une île ensoleillée aux frais des contribuables. On a proposé d'administrer à ces ennemis de la société qui ne cherchent qu'à faire le mal (même sans profit, rien que pour le plaisir) un nombre plus ou moins élevé de coups de fouet, selon leur notoriété dans le monde de la pègre, leurs états de service et la nature de leurs exploits. Et aussitôt les « Sensibilards », excellentes âmes qui ne doivent pourtant pas trouver logique et naturel que les honnêtes gens succombent sous le poignard des assassins, ou travaillent pour faire une existence calme à des misérables, se sont mis à pousser les hauts cris.

Comment ! on oserait parler de fustiger messieurs les apaches ! Mais c'était tout bonnement retourner à la barbarie et commettre un abominable attentat à la dignité humaine.

Car, il faut bien le constater, les « Sensibilards » qui désirent sincèrement faire respecter la vie humaine et la dignité de l'individu, n'aboutissent en réalité qu'à permettre aux criminels de sauver leur tête et à les faire entourer d'égards pendant leur détention. Quant à la vie des honnêtes gens, elle semble perdre de jour en jour de sa valeur aux yeux des bandits tortionnaires de filles ; et l'ouvrier, vieillissant usé, qui ne peut plus travailler est certes plus malheureux que le forçat à La Nouvelle.

Donc, les avis sont actuellement partagés : les uns demandent le fouet pour les malfaiteurs, les autres n'en veulent à aucun prix.

Sans prendre parti dans le débat, mais puisque les journaux ont parlé du « chat à haut queue » dont se servent les Anglais et du vieux knot moscovite, nous croyons qu'il suffira de décrire ce dernier supplice pour prouver qu'il n'est pas besoin de chercher longtemps un châtiment susceptible d'inspirer une crainte salutaire même aux plus endurcis des vétérans de l'armée du crime.

Le knot est formé d'une longue et étroite lanière recuite dans une sorte d'essence et enduite de limaille ; avant qu'elle ne durcisse, on en replie les bords sur les deux tiers de sa longueur, le dernier tiers devant rester souple afin que l'exécuteur puisse l'enrouler autour de son poignet. A l'extrémité, on fixe un petit crochet en fer.

Ainsi préparée, dit M. Klaczko dans ses *Souvenirs d'un Sibérien*, la lanière atteint une dureté et une pesanteur extrêmes... S'abattant sur le dos nu du patient, le knot tombe de son côté concave sur la peau que ses bords amincis et durcis coupent comme un couteau. La lanière ainsi incrustée dans les chairs, l'exécuteur ne l'enlève pas, mais la tire à lui horizontalement, ramenant au moyen du crochet et PAR LONGUES BANDELETTES les parties détachées.

Ajoutons que le condamné est placé sur le dos d'un autre homme, et celui-ci se courbant un peu, il s'ensuit que les coups s'abattent sur la peau tendue et n'en sont que plus douloureux.

Cela n'est déjà pas mal, mais il y a encore le plet et le grand knot.

Le plet se compose de trois fortes lanières de cuir carré terminées par des balles de plomb. Légalement, cet instrument doit peser trois kilos. Quand l'exécuteur frappe à toute volée, les lanières durcies lacèrent en sifflant la chair du patient et les balles de plomb lui brisent les côtes... La sensation doit être délicate.

Quant au grand knot, c'est une pure merveille ; aussi ne l'applique-t-on que dans les cas graves : assassinat ou... délit politique, hélas ! En trois coups du grand knot, le bourreau peut tuer son homme, si cela lui convient. Cet instrument est semblable au knot que nous avons décrit plus haut, sauf qu'il comporte plusieurs lanières agrémentées chacune d'un crochet, et fixées par un anneau à un manche de bois de 50 à 60 centimètres de longueur, ce qui permet de s'en servir comme d'un fleau, c'est-à-dire en le faisant tourner.

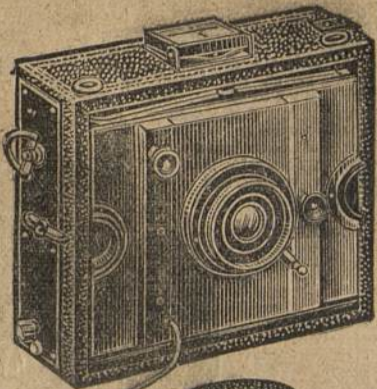
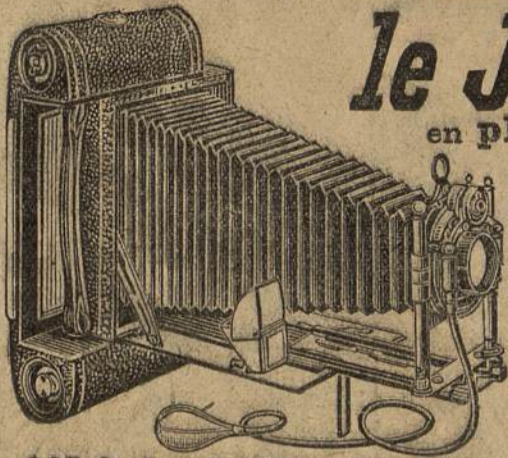
En outre, pour l'administrer, on prépare une assez jolie mise en scène. D'abord le condamné est dévêtu jusqu'à la ceinture, puis on l'attache par les mains — préalablement liées ensemble — au sommet d'une échelle.

Ainsi suspendu, les pieds ne touchant pas le sol, l'homme présente son dos entier aux coups de l'exécuteur ; pas un morceau des lanières ne frappe à côté.

Anciennement, on faisait mieux encore : après avoir dévêtu le condamné, on lui liait les mains derrière le dos ; ensuite on le hissait à l'aide d'une poulie au haut d'une potence à laquelle il se trouvait pendu par les poignets. Le poids du corps faisait démettre les bras qui se plaçaient alors au-dessus de la tête. Aux pieds du malheureux, des poids ou de lourds

Voulez-vous Photographier le Jour et la Nuit ?

en plein soleil, à l'ombre, par temps pluvieux.



DEMANDEZ LE GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ gratis et franco.

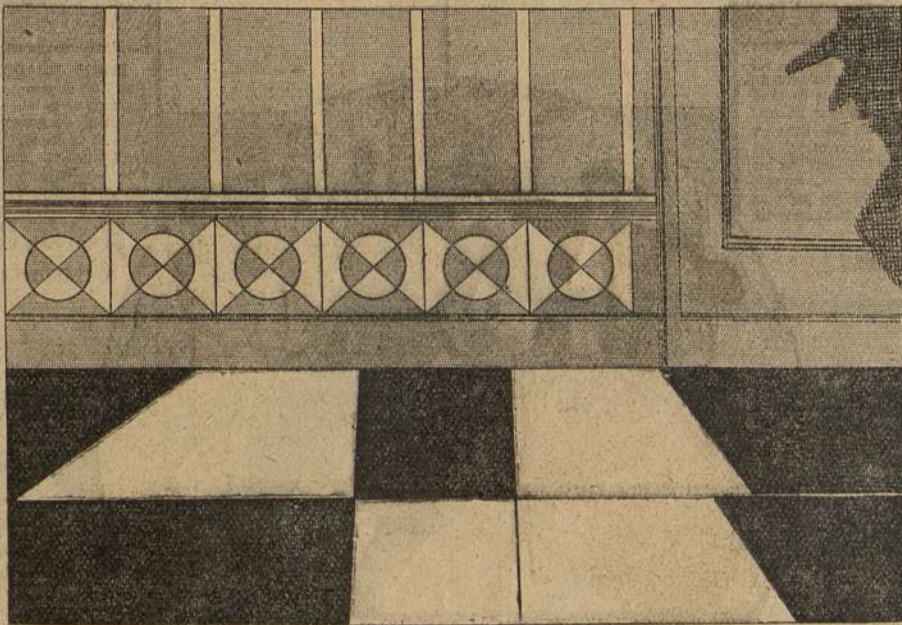
GIRARD & BOITTE

46, Rue de l'Echiquier, PARIS dans lequel vous trouverez des Appareils nouveaux résumant toutes les perfections :

MÉCANISME ADMIRABLE

LUMINOSITÉ INCOMPARABLE

OPTIQUE DE GRANDE MARQUE — LUMINOSITÉ INCOMPARABLE
20, 25 et 30 MOIS DE CRÉDIT Meilleur Marché de TOUT PARIS



LISTE DES PRIX

1^{er} Prix : Un superbe ameublement en osier garni, comprenant une chaise, un fauteuil et un canapé. — 2^e Prix : Un magnifique pendentif en émail sur argent formant

boîte à pondre. — 3^e au 10^e Prix : Une très jolie chaîne de montre giletère. — 11^e au 23^e Prix : Une ravissante barrette de nuque. — 24^e au 30^e Prix : Un charmant cendrier en métal patiné. — 31^e au 100^e Prix : Une délicieuse broche.

Concours n° 42 (6 Séries)

La Bande des Loups de Velours

QUATRIEME SERIE

La police a été mise sur la piste d'une véritable association de bandits qui, depuis quelque temps terrorise Paris et les départements et dont les méfaits sont innombrables. Nous avons pu nous procurer certains documents relatifs à cette terrible bande et nous demandons à nos aimables lecteurs et lecteurs d'essayer de les déchiffrer. Cela formera l'objet du présent concours qui aura six séries.

4^e Série. — Leur nationalité.

Sont-ils allemands, français ? Mystère et pourtant le défilage de cette pièce vous renseignera : les carreaux noirs sont des lettres, les blancs en sont d'autres et ils vous diront la nationalité des bandits.

Ce concours aura 6 séries. Tout envoi partiel sera éliminé d'office. Les six solutions devront être adressées à M. Lecog, 75, rue Dareau, Paris. Prière de n'y joindre ni timbres, ni mandats.

Tous envois recommandés ou insuffisamment affranchis seront rigoureusement refusés.

Indiquer nettement sur l'enveloppe d'envoi le nom ou le numéro du concours. Il est indispensable d'envoyer, avec les six solutions, les six bons de concours qui se trouvent au bas de cette page.

objets étaient attachés. Et tandis que ses membres se tordaient et que tout son pauvre corps se disloquait, le bourreau remplissait son office.

Or, n'oublions pas que chaque coup de knot trace sur le corps un sillón sanglant. Les chairs sont coupées comme avec une lame... Un condamné qui a reçu une douzaine de coups du grand knot a la peau enlevée ; il est littéralement écorché vif.

Après l'exécution, le patient est toujours évanoui. C'est immanquable. Le bourreau a une façon particulièrement charmante de lui faire reprendre ses sens : il lui ouvre les narines avec un couteau, et, armé d'un fer rouge, il le marque au front et aux joues. Puis il le quitte et passe à d'autres exercices.

Alors on conduit l'exécuté à l'hôpital, et, s'il en réchappe, il est déporté en Sibérie où il finit ses jours, en travaillant péniblement dans l'enfer des mines.

Les Russes appliquaient autrefois le supplice du grand knot en guise de question. Quand un accusé n'avouait pas son crime, après avoir reçu les coups de knot, on l'attachait par les mains et les pieds à une poutre tenue par deux hommes qui le plaçaient devant un grand feu de manière à lui griller le dos. Pendant cette opération, les juges l'interrogeaient. Il fallait trois épreuves semblables, et que l'accusé les supportât en continuant à protester de son innocence, pour qu'il fût renvoyé absous.

Alors il pouvait s'en aller ; mais, le plus souvent, il était à moitié grillé !... HENRY-LOUIS STARS.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

MAGIE NOIRE et **SORCELLERIE** - Livre merveilleux dévoilant tous les secrets : pacte avec les démons ; découverte des trésors ; philtre triomphateur d'amour ; prédiction de l'avenir ; pour gagner aux loteries et au jeu ; pour jeter ou détruire un sort ; pour se rendre invisible ; faire réussir projet de mariage ; tous les secrets des guérisseurs ; domination des volontés ; pouvoir irrésistible assurant réussite et fortune. — Notice gratuite. — Ecrire Maison Grésit, 2, rue Améiot, Paris.

INFAILLIBLE ET SERIEUX Pour soumettre, même à distance, une personne au caprice de votre volonté, demandez à M. STEFAN, Soulev. St-Marcel, 72, Paris, son livre *Forces Inconnues*. GRATIS

POUR 40 CENTIMES en timbres poste Envoi franco petite boîte

POMMADE MOULIN qui guérit toutes les Maladies de Peau BOUTONS, GERÇURES, CREVASSES et rend en 2 Jours les Mains douces et blanches 40 ans d'existence, 4 millions de guérisons Petite boîte 0fr.40 Le Pot 2fr.50 Pharmacie MOULIN 30, Rue Louis-le-Grand PARIS. (et bonnes Pharmacies)

SCIENCE MAGIE Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître. Il fournit les moyens d'obtenir toutes les faveurs que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons voisines, de guérir l'ivrognerie et une foule de maladies, de donner des sorts ainsi que de s'en préserver, de connaître l'avenir, de prendre à la main les oiseaux et les poissons, de se rendre invisible, de gagner aux jeux et aux loteries, de dominer tout le monde, de réussir dans ses entreprises, etc., etc. — Demander Notice gratuite. — Ecrire l'engage-rien. Ecrivez : M. CHAUVEL, Libraire, 17, rue Laferrère, Paris.

Prix des Abonnements : FRANCE : 6 francs par an — ÉTRANGER : 8 francs par an Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABILLE Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50 pour recevoir franco à domicile. Adresser les demandes : 75, rue Dafaup, Paris.

BON N° 4 **CONCOURS N° 42** BON N° 4
La BANDE des LOUPS de VELOURS
Conservé ce bon et nous l'envoyer à la date que nous indiquerons.

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de notre 41^e concours FANFAN DÉGOURDI



TREMBLEMENT DE TERRE. — La moitié de la ville de Zeapoltan a été détruite par un tremblement de terre et il y a eu 84 tués. On a compté 16 tués et 18 blessés à Ciudad Guzman. Le volcan de Colima est entré en éruption à la suite du tremblement de terre.

MEXIQUE.



TERRIBLE INONDATION. — Le Mississippi déborde et ravage toutes les contrées qu'il traverse. Il est impossible de déterminer exactement le nombre des victimes. Des témoins déclarent avoir vu des familles entières arrachées par la violence de la crue aux toits des maisons sur lesquelles elles étaient réfugiées.

ÉTATS-UNIS.



UNE MAISON QUI S'ÉCROULE. — A Toronto, une maison de cinq étages s'est écroulée. Trois personnes ont été tuées sur le coup et une vingtaine blessées. Quelques-unes sont encore ensevelies sous les décombres du bâtiment et l'on peut entendre leurs gémissements. On espère parvenir bientôt jusqu'à elles.

CANADA.



UNE BATTUE TRAGIQUE. — Infortuné qu'une harde de cerfs et de biches s'était répandue dans la plaine, le maire, avec l'aide de rabatteurs de bonne volonté, organisa une battue. Les fauves cherchèrent un refuge dans le petit bois de Mulots. Les rabatteurs s'engagèrent alors sous bois et se firent déguiser les animaux, qui furent accueillis par une vive fusillade; mais une chevrotine destinée à un cerf attirait un spectateur de la chasse.

HAVELU.



TUÉS PAR LA FOUDRE. — Durant un orage, un fermier et son fils s'occupaient de faire rentrer le bétail dans la cour de leur ferme, près de Malaga, lorsque la foudre tomba sur eux et les tua. La mère et la femme du fermier, témoins du terrible malheur qui les frappait, furent également émus. La première s'est alitée, son état est désespéré; la seconde est devenue folle.

ESPAGNE.



UNE CHASSE AU BUFFLE. — Un buffle indien s'étant échappé, parcourut les rues de Londres, renversant tout le monde sur son passage. Un constable barra la route à l'animal qu'il saisit par les cornes. Une lutte s'engagea, dans laquelle le conducteur de bestiaux qui voulait aider le constable fut blessé. Mais d'autres constables accoururent et réussirent à dompter l'animal.

ANGLETERRE.



DEUX DRAGONS TUÉS. — Au cours d'une charge au galop avec manège de la lance, exécutée par un régiment de dragons, au champ de courses de la vallée de la Solle, deux chevaux qui se trouvaient côte à côte furent serrés l'un contre l'autre et, faisant patache, roulèrent sur leur cavalier. Les deux soldats ont été tués sur le coup.

FONTAINEBLEAU



POMPIERS MORTS AU FEU. — Un incendie extrêmement violent a éclaté à Altenose. Les pompiers appelés pour éteindre l'incendie, montèrent sur le toit, mais la charpente s'écroula subitement. Trois pompiers périrent et plusieurs autres furent grièvement blessés.

ALLEMAGNE.

EXPLOSION DE DEUX BOMBES. — A la suite de la grève des ouvriers assésards, deux engins explosifs ont éclaté dans une fabrique à Villanova de Gaya. La police de Porto s'est rendue sur les lieux pour rechercher les auteurs de cet acte criminel.

PORTUGAL.



LE FEU DANS LA MINE. — A Homecourt, à la mine du Fond-de-la-Noue, un wagon contenant 300 kilos de poudre ayant été tamponné et renversé, une formidable explosion se produisit, blessant huit mineurs, dont quatre ont succombé à l'hôpital des Usines. L'état des autres blessés inspire de vives inquiétudes.

NANCY.



MACABRE ACCIDENT. — Au cours des obsèques d'un habitant de la ville, alors que les assistants défilent devant la tombe ouverte, une femme de 86 ans, glissant sur le bord de la fosse s'abattit lourdement sur la corneille. Lorsqu'on l'eut retirée de sa fâcheuse situation, on constata que la pauvre femme s'était brisée en deux endroits la cuisse gauche.

CHATEAUN.

GRAVE ACCIDENT D'AUTO. — Au moment de s'engager sur le pont Morand, une auto renversa un homme et une femme. Le chauffeur, pour les éviter, donna un brusque coup de volant et l'avant de l'auto grimpa sur le trottoir. Des témoins se précipitèrent au secours des malheureux et les retirèrent. Tous les deux étaient sans connaissance. A l'arrivée à l'hôpital, la femme, qui avait le thorax écrasé, expirait. L'homme a le crâne fracturé.

LYON.